20e Année. — N° 834. Le N° trimestriel : 1 franc. 15 Septembre 1917.

VIE AU GRAND AIR

L'ATHLÈTE COMPLET GEORGES ANDRE

RÉCEMMENT ÉVADÉ D'ALLEMAGNE

Editions Pierre Lafitte.
90 Avenue des Champs-Elysees 90
Paris.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Ceinture Anatomique
pour Hommes, du Dr NAMY

Élastique, Élégante, AMAIGRISSANTE

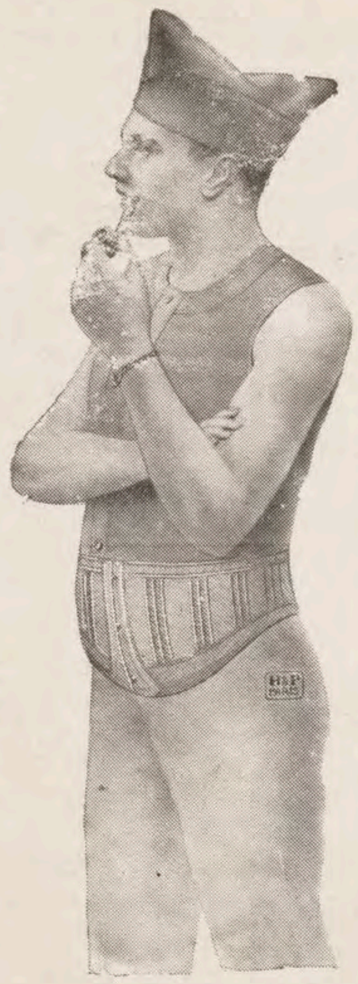
Légère, indéformable, agréable à porter. Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modèles ordinaires.

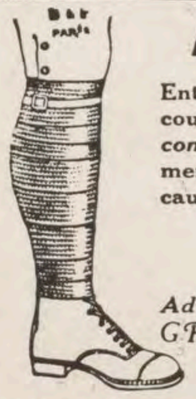
Recommandée à tous les messieurs qui commencent à " prendre du ventre ", ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, cavaliers, etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint et procure bien-être, sécurité des efforts, sveltesse de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écru, gommes tressées et azurées. Haut. devant : 18,20 ou 22 cm **25**fr. | En tissu de soie ajouré : gris, ciel, rose, mauve ou noir. . . **35**fr.

Expédition franco France et Étranger, pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste ou en chèque sur Paris. Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.

Notice adressée gratuitement sur demande.





Bande-Molletière du Dr NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en tricot renforcé. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient *sans la comprimer*. Régularise la circulation du sang, évite les engourdissements, les crampes, la fatigue consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap

Une seule qualité. *La paire* **9** fr. **50** franco.

Nuances : marine, horizon, kaki, gris uni, gris moucheté.

Adresser les commandes GROS et DÉTAIL à **MM. BOS & PUEL**

Fabricants Brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)

Laxatif - Dépuratif

GRAINS DE VALS

un seul grain

au repas du soir

donne un résultat le lendemain matin

Chasse la bile et Purifie le sang

64, Boul^d Port-Royal, PARIS et toutes Phies.

A TITRE de RÉCLAME

UNE LAMPE DE POCHE, corps cuir ou riche péga, lentille PHARE TOURNANT, complète, *Franco : 5 francs.* — UNE LAMPE DE POCHE corps cuir, péga, nickelée ou oxydée, lentille PHARE, complète avec une pile de rechange, *Franco : 5 francs.* UNE LAMPE TORCHE 23 × 45 ou 30 × 55 complète, *Franco : 5 fr.* PILES SÈCHES en tous genres (*marque Napoléon*), BOITIERS de tous les modèles. AMPOULES claires et 1 2 opales. *Écrire:*

→ Cie FRANCO-AMÉRICAINE, 90, Rue Lafayette, PARIS (9e) ←

BUREAU : 40, Rue de l'Echiquier. — PARIS

ÉCOLE DE

CHAUFFEURS - MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris et la moins chère.

Brevets militaires et civils.

BELSER, 144, rue de Tocqueville

Téléphone : Wagram 93-40

AUX MARINS

7-9, Avenue de la Grande-Armée

PARIS

Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en :: :: tous genres :: ::

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

EPT **APPAREILS PHOTO**

Marque déposée

le plus grand choix.

Catalogue de 250 pages franco.

TIRANTY

Constructeur

91, rue Lafayette, 91

PARIS

Des vins vieux exquis dans lesquels on fait macérer des écorces de quinquinas supérieurs, voilà le

DUBONNET

Ne se vend qu'en bouteilles d'origine

DEMANDEZ **LA TOURISTE**

BANDE MOLLETIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en **TROIS COURBES**

Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée : **Les Alliés.** — *En Vente dans les Gds Magasins, Mons de Chaussures, Nouveautés, Sports.*

Gros : *La Touriste*, Paris.

Affaiblis Convalescents

le meilleur reconstituant

Pilules 'GIP'

Régénératrices

du Sang et des Nerfs

4 par jour — Le Flac. de **100 : 3** fr.

64, Boul^d Port-Royal, PARIS et toutes Phies.

ÉCOLE de CHAUFFEURS

50 fr. *DUBOIS & Cie*

Ingénieur E.P.C.

PERMIS CONDUIRE à FORFAIT

Brevet civil et militaire

Cours le dimanche.

112, Rue de Tocqueville - Télép. W. 62-37

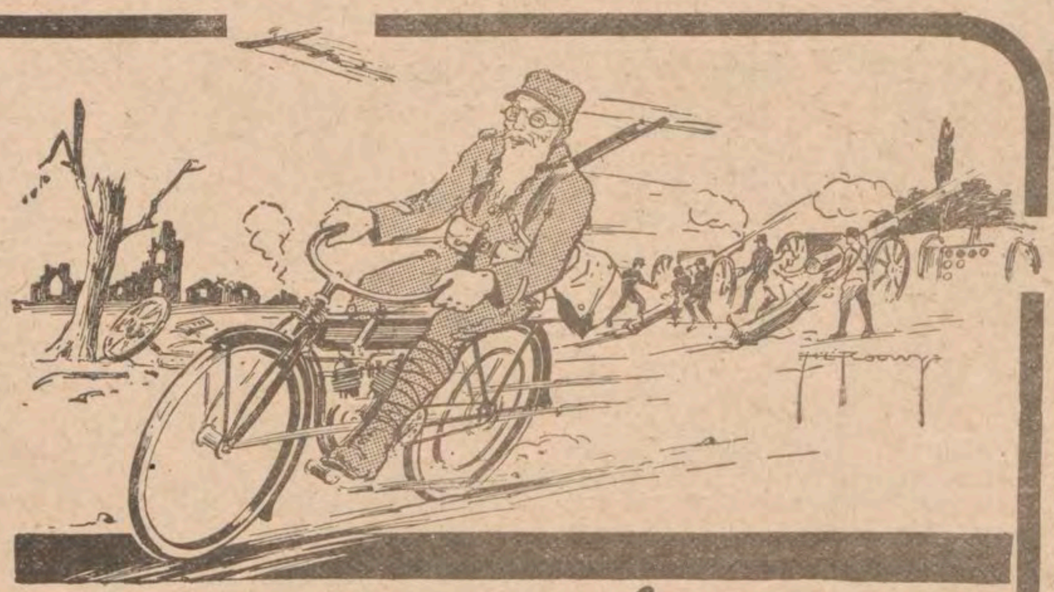
ACHAT & VENTE

AUTOMOBILES **Toutes Marques**

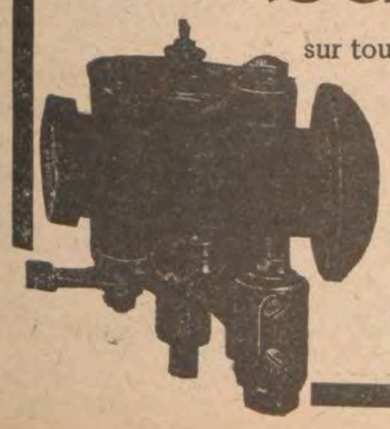
SOUCHÉ - *156, Avenue Malakoff, PARIS*

BÈGUES Ecrire à l'Institut des Pègues (Subventionné), 142, Bd Longchamp Marseille, Honoraires ap. guerison.

Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs ont fait adopter le



Carburateur ZÉNITH



sur tous les modèles de véhicules automobiles autorisés aux Armées

Société du Carburateur ZÉNITH

Siège Social et Usines : 51, chemin Feuillat, Lyon

:: Maison à Paris : 15, rue du Débarcadère ::

Usines et Succursales : LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DÉTROIT, NEW-YORK, GENÈVE

Le Siège Social de Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

VIENT DE PARAITRE

Émile MOREAU

LE FILS DE Mme SANS GÊNE

H.-G. WELLS

L'EUROPE DE DEMAIN

CHAQUE VOLUME : 3 fr. 50

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, - Succursale 1, Place de Clichy. Paris

VÊTEMENTS

POUR

HOMMES, DAMES
JEUNES GENS et ENFANTS

LES MEILLEURS TISSUS
LA MEILLEURE COUPE
LE MEILLEUR MARCHÉ

UNIFORMES

ET

ÉQUIPEMENTS MILITAIRES

Français et Alliés

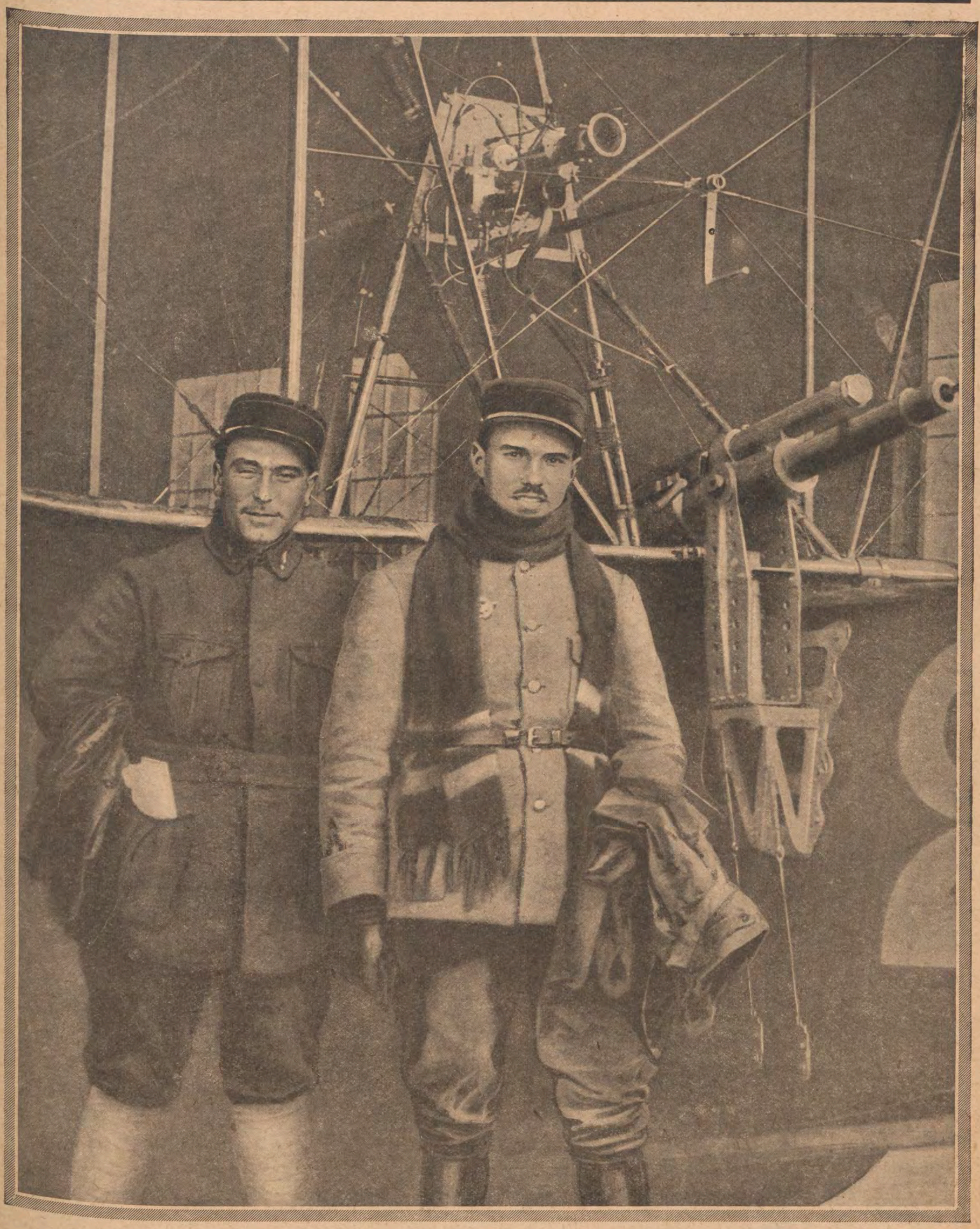
Seules Succursales

LYON -- MARSEILLE
BORDEAUX-NANTES
NANCY -- ANGERS

ENVOI FRANCO
SUR DEMANDE
DE
FEUILLE DE MESURES
CATALOGUES
ET ÉCHANTILLONS

20e Année. — N° 834. Le Numéro Trimestriel : France, 1 fr. — Etranger, 1 fr. 50 15 Septembre 1917
DIRECTION : 90, Av. des Champs-Élysées, Paris. ABONNEMENTS pour 6 numéros trimestriels : France, 6 fr. — Étranger, 9 fr. PUBLICITÉ : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ

VIE AU GRAND AIR



DEUX SPORTIFS DISPARUS : LAPIZE ET COULONGE [1]

La mort veille et elle nous a enlevés dans le trimestre qui vient de se terminer deux cyclistes aimés du public : le professionnel Octave Lapize, champion de France, vainqueur du Tour de France et de tant d'autres épreuves, et le coureur indépendant Emile Coulonge. Celui-ci, après de nombreux exploits au front, était devenu chef pilote à l'école de tir aérien de Cazaux.

(1) Voir l'article pages 10 et 11.

SOMMAIRE

	Pages
DEUX SPORTIFS DISPARUS : LAPIZE ET COULONGE (Illustration)..	1
MÉTHODES AÉRIENNES, par Jacques MORTANE. ..	2
LA BOXE TRAGIQUE, par J. M..	7
LAPIZE, MORT AU CHAMP D'HONNEUR, par le sergent-aviateur BOILLOT.	10
CULTURE PHYSIQUE ET SPORT DANS LA RÉÉDUCATION DES BLESSES, par le professeur Ch. DENIS.	12
UN GRAND ATHLÈTE FRANÇAIS : GEORGES ANDRÉ, par Jean DAÇAY.	16
NOS ÉPREUVES DE SÉLECTION, par STUART. ..	21
TRAIN SUPÉRIEUR, TRAIN INFÉRIEUR, par l'Aide-Major B...	25
UN CHAMPION DE GOLF : OUIMET (Illustration) ..	27
PROPOS AQUATIQUES, par Henry DECOIN.	28
L'AVENIR DU CYCLISME, par Henri PÉLISSIER.. ..	30
LES COURSES SUR ROUTE : TROUVILLE-PARIS	32
QUEL SERA L'AVENIR DE L'ATHLÉTISME (fin)..	34
TRIMESTRE SPORTIF..	35

A NOS LECTEURS

Malgré la hausse énorme des matières premières : papiers, clichés, brochages, encres, etc..., qui va s'accentuant de mois en mois, nous n'avons pas, à peu près seuls, parmi les publications périodiques, augmenté le prix des numéros de la *Vie au Grand Air*. Les sacrifices que nous avons ainsi consentis au bénéfice de nos lecteurs sont devenus tellement excessifs, que nous nous voyons désormais dans l'obligation absolue d'augmenter un peu notre prix de vente, pour pouvoir continuer à éditer un magazine réunissant les documents les plus récents sur la culture physique et les sports indispensables à notre race.

Nous prévenons donc nos lecteurs qu'à partir du numéro du 15 décembre :

Le prix du numéro de la Vie au Grand Air *sera porté à 1 fr. 25.*

Cette augmentation minime, analogue à celle qui a été votée à l'unanimité par le Syndicat des Editeurs pour plusieurs collections et livres, nous permettra de continuer notre effort vers une documentation illustrée toujours plus variée et plus précise sur tout ce qui intéresse l'activité physique et l'énergie humaine.

Le prix de l'abonnement pour **6** numéros trimestriels sera de 7 fr. 50. Le prix des abonnements en cours ne sera pas augmenté.

MÉTHODES AÉRIENNES

Par Jacques MORTANE

IL FAUT AVOIR UNE TACTIQUE AÉRIENNE. — SANS ELLE, PEU IMPORTE LE NOMBRE DES AVIONS ET DES PILOTES, PUISQU'ILS SERAIENT GASPILLÉS.

L'AVIATION n'est plus un jeu. Il ne suffit plus de jeter en l'air un avion pour obtenir un résultat. C'était la méthode du début qui rappelait un peu les osselets, mais aujourd'hui on a fini par comprendre que l'aviation était une arme et qu'une arme avait droit à une tactique.

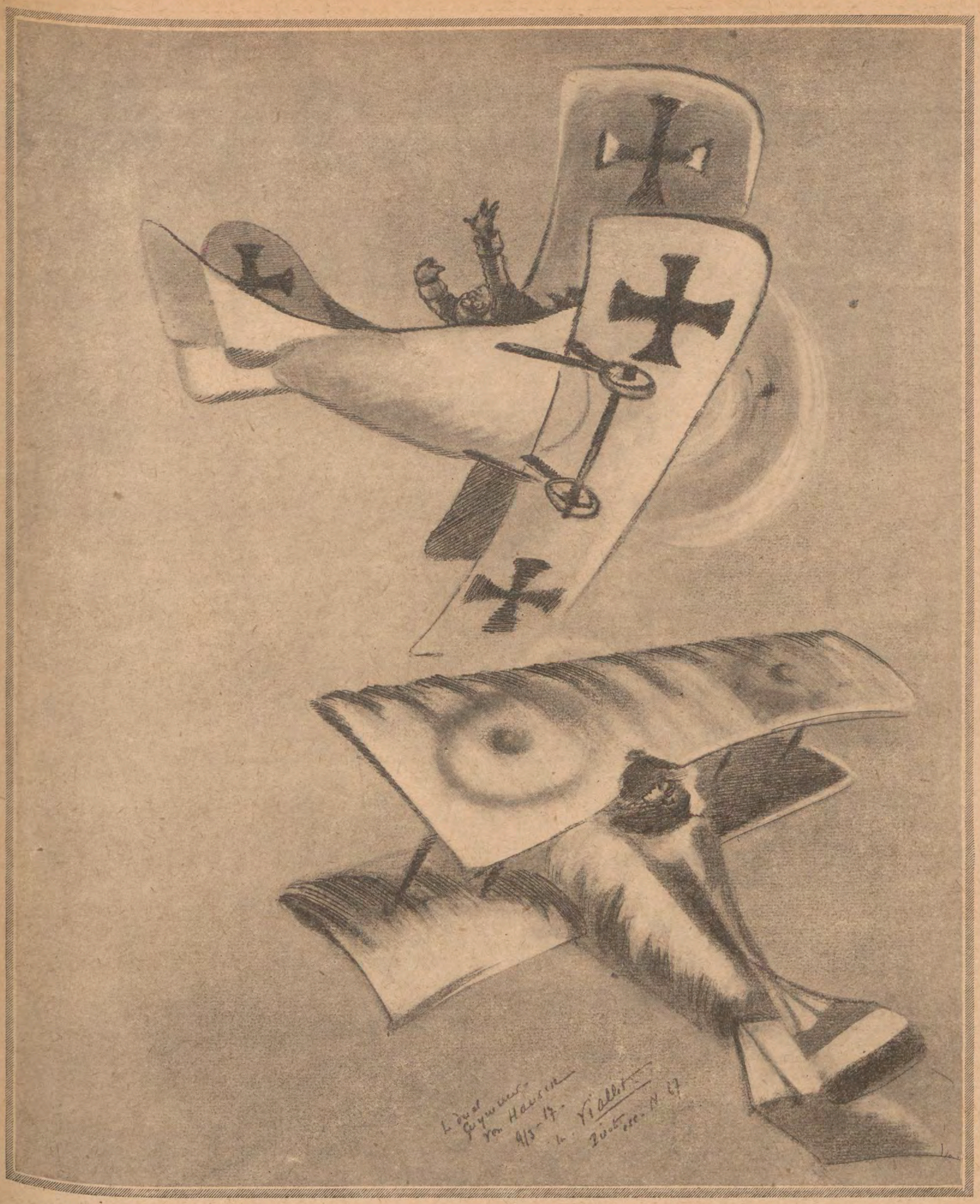
Soyez sans crainte, la cinquième arme qui a eu la France pour berceau n'est pas le pays où en premier lieu ait fleuri l'idée d'une tactique. C'eût été trop simple, trop naturel, trop logique. On ne peut pas tout faire, n'est-il pas vrai ? Créer l'avion, former des aviateurs et indiquer la façon de s'en servir.

Pendant de longs mois, bénévolement, avec cette obstination qui est le fait de ceux qu'on n'écoute pas, j'ai prêché dans le désert. J'ai dit comment il serait louable d'employer les appareils. Ici même j'ai écrit des articles sur la question. Résultat ? Ce sont les journaux boches et viennois qui m'ont reproduit. Il me reste l'orgueil d'avoir toujours déclaré, avant que les belligérants ne se les attribuent, les principes de l'organisation de l'armée de l'air. Je puis le prouver avec dates à l'appui. A l'heure actuelle, nous ne sommes pas encore mûrs pour une méthode parfaite. Et nous ne pouvons que le regretter, étant donné d'une part les éléments que nous possédons en matériel, d'autre part la valeur de nos pilotes. Comparez notre travail avec celui des autres et vous jugerez ! L'Amérique se met de notre côté ! Que va-t-on dire ? Allons-nous déclarer que cet appoint impressionnant nous permettra d'obtenir un rendement supérieur grâce à l'utilisation des forces qui vont nous être adjointes ? Pas du tout ! Le seul cri qui retentit dans toute la presse, nous le retrouvons dans ces quelques extraits :

« Un crédit de six cent millions de dollars, déjà voté par la Chambre des représentants, a été adopté par le Sénat. La loi prévoit la construction de 22.000 aéroplanes et l'enrôlement de 100.000 aviateurs. »

Folle navrance ! Que voulez-vous faire avec 22.000 avions, s'ils ne sont pas d'un type supérieur à celui de l'ennemi, et avec 100.000 pilotes ? Alors nous aurons près de

— Je ne sais fichtre pas ce qu'ont mes pilotes !
— Che fais fous le dire... sont atteints de " Guynemérite ". Ils foient bartout le maudit Français.



LE DUEL GUYNEMER-VON HAUSEN (le 9 mars 1917).
Le sous-lieutenant Viallet, qui a assisté au combat où le capitaine Guynemer triompha du lieutenant von Hausen, en a retracé la phase finale pour la *Vie au Grand Air*.

cinq pilotes par appareil ? Ceux qui écrivent, réfléchissent-ils ?

Un autre, trouvant que cela ne suffit pas, affirme :

« Le ministre de la Guerre a remis au président de la commission des Affaires militaires de la Chambre un projet de loi gouvernemental relatif au développement de l'aviation. Ce projet prévoit un crédit de 3 milliards 200 millions. »

De mieux en mieux. Mais a-t-on pensé que l'aviation progresse chaque jour, qu'il faut manœuvrer avec beaucoup de tact, que le modèle en vogue aujourd'hui sera démodé demain, que le nombre est inférieur à la façon d'utiliser les effectifs ?

Fort heureusement, lord Nortchliffe qui n'est pas un spécialiste, mais un remueur d'idées, au courant, a poussé un cri d'alarme au Players Club de New-York :

« Il est essentiel, a-t-il déclaré, que dans cette guerre nous combinions l'intelligence et la vitesse. L'aéroplane sera le grand instrument de la victoire des alliés. La guerre a démontré qu'un avion qui avait servi au printemps et en été n'était plus d'aucune valeur pour le combat en automne, tellement le développement de cette arme est rapide. »

Voilà qui est bien parlé.

UN COMBAT DU

« C'est un combat du lieutenant Deullin pris sur le vif. Il vient de descendre un Boche en feu, effectue un renversement pour suivre la chute et éviter le feu du Boche de droite, tandis qu'un monocoque Morane-Saulnier protège la manœuvre. Grâce à cette aide, aucun

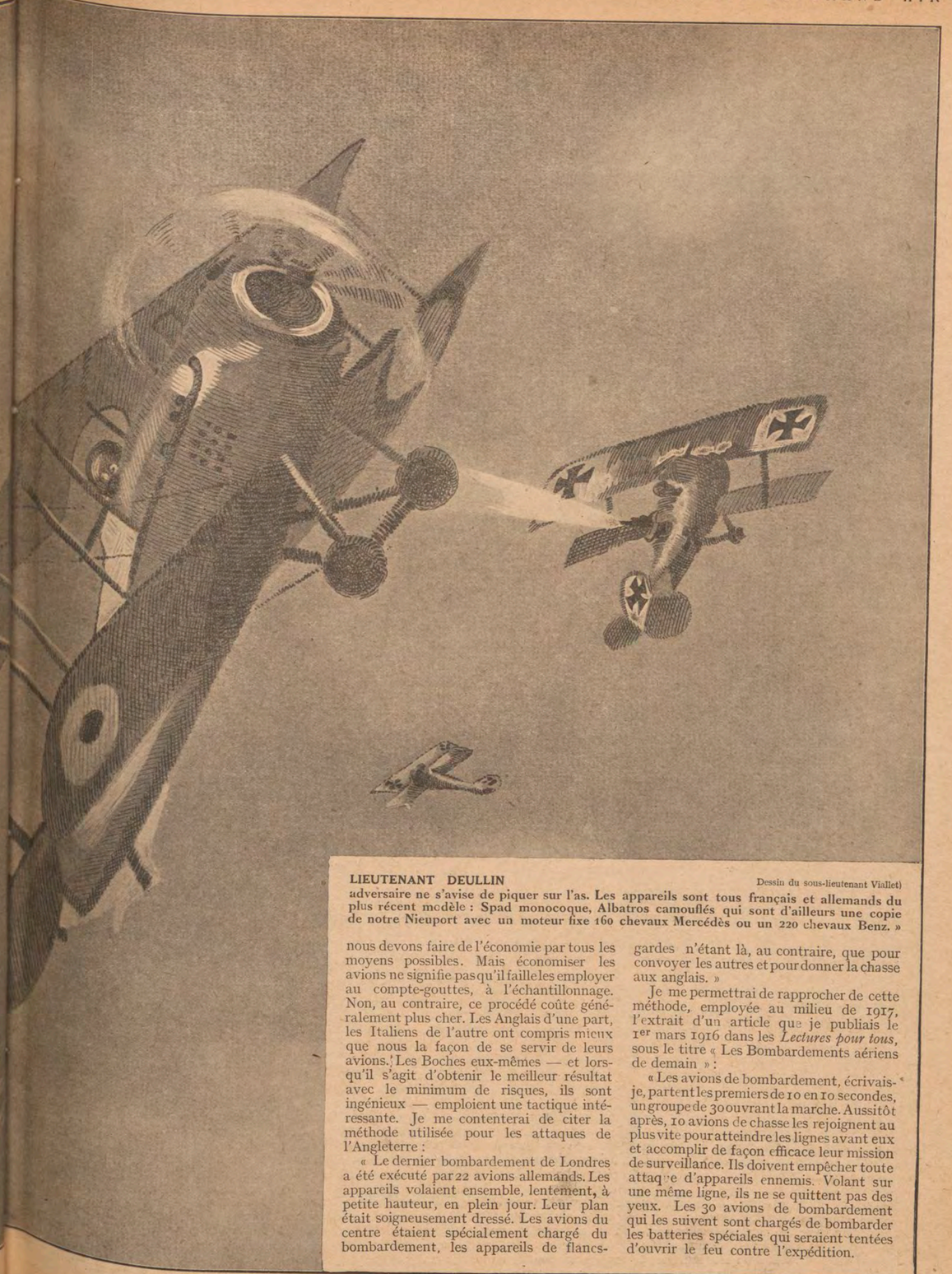
Et nous retombons alors de haut en écoutant ces paroles d'Orville Wright, constructeur, il est vrai :

« Le moyen de finir la guerre, c'est de chasser les Allemands de l'air, en en laissant les alliés maîtres suprêmes. En ce moment, la différence entre cinq ans de plus de guerre et la victoire prochaine consiste en 10.000 avions. Nous avons des usines : des méthodes industrielles pourraient être adoptées, afin de fabriquer rapidement des moteurs, ce qui permettrait d'envoyer en Europe, dans un an au plus, des milliers d'avions de combat plus efficaces que n'importe lesquels actuellement en usage. Essen serait leur premier objectif. Il est manifeste que les empires centraux ne peuvent faire plus que de rivaliser avec les alliés comme production d'avions. Il est donc au pouvoir des Etats-Unis de rompre l'équilibre en faveur de leurs alliés. »

Ces idées sont très saines, très louables, mais les 10.000 avions ne seront jamais supérieurs à ceux qui seront en usage au moment où ils entreront en service. D'autre part, je préfère mille avions bombardant les lignes ennemies au moment d'une attaque à cent appareils attaquant Essen, dont les trois quarts ne rentreront pas. Essen, c'est du tape-à-l'œil, les lignes c'est du travail.

Non, nous n'avons pas besoin de 10.000 avions, mais ce qu'il nous faut ce sont des appareils du dernier modèle. Comme je l'ai déjà dit, 20.000 fiacres contre 1.000 taxis seront toujours battus par ceux-ci. Il en est de même dans l'air. Une sélection d'aéroplanes, soit, une pléthore, inutile.

Et avant tout sachons utiliser nos richesses et ne les éparpillons pas comme le prodigue qui sème son argent par les fenêtres, sans en profiter. A l'heure actuelle



LIEUTENANT DEULLIN Dessin du sous-lieutenant Viallet)

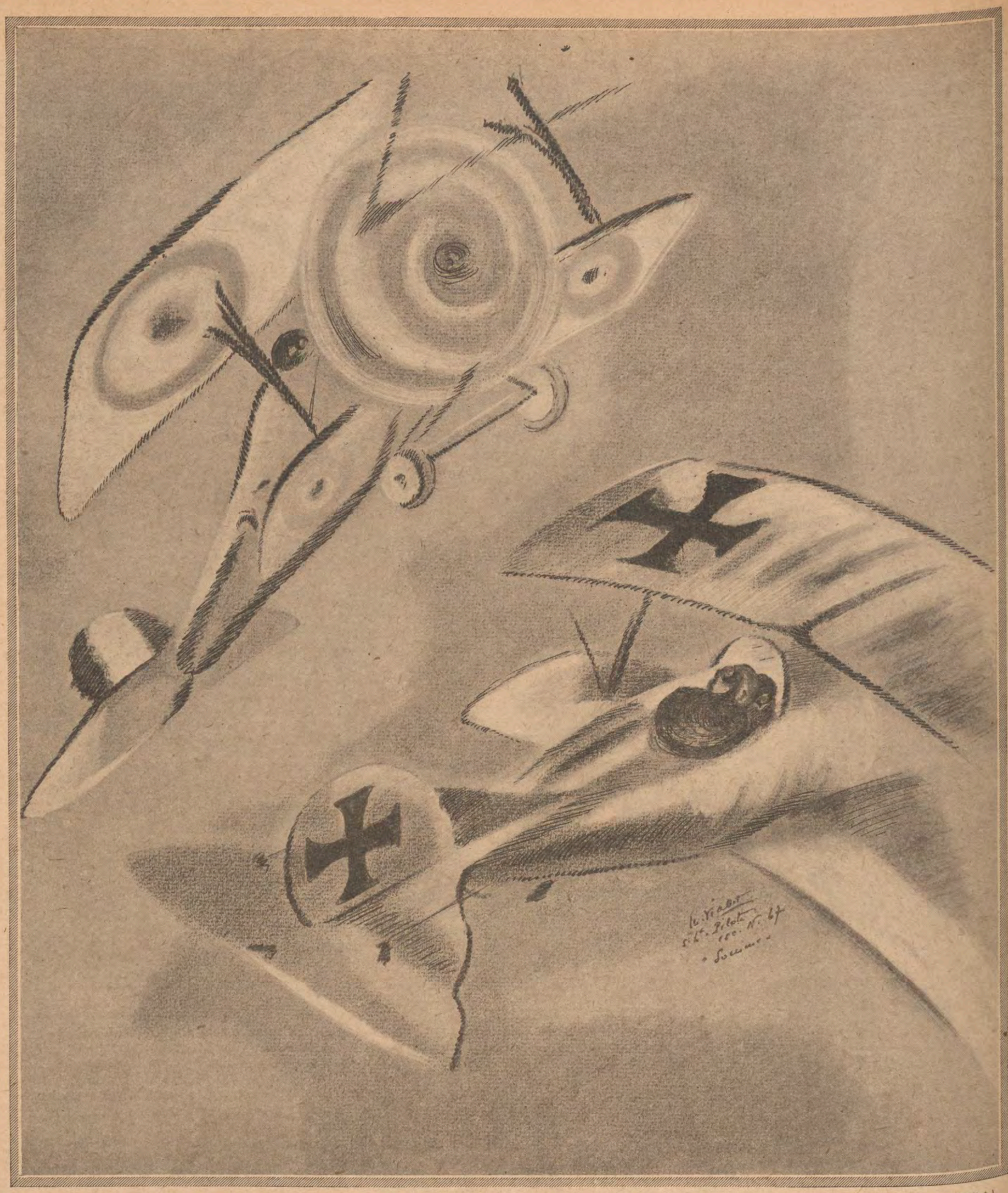
adversaire ne s'avise de piquer sur l'as. Les appareils sont tous français et allemands du plus récent modèle : Spad monocoque, Albatros camouflés qui sont d'ailleurs une copie de notre Nieuport avec un moteur fixe 160 chevaux Mercédès ou un 220 chevaux Benz. »

nous devons faire de l'économie par tous les moyens possibles. Mais économiser les avions ne signifie pas qu'il faille les employer au compte-gouttes, à l'échantillonnage. Non, au contraire, ce procédé coûte généralement plus cher. Les Anglais d'une part, les Italiens de l'autre ont compris mieux que nous la façon de se servir de leurs avions. Les Boches eux-mêmes — et lorsqu'il s'agit d'obtenir le meilleur résultat avec le minimum de risques, ils sont ingénieux — emploient une tactique intéressante. Je me contenterai de citer la méthode utilisée pour les attaques de l'Angleterre :

« Le dernier bombardement de Londres a été exécuté par 22 avions allemands. Les appareils volaient ensemble, lentement, à petite hauteur, en plein jour. Leur plan était soigneusement dressé. Les avions du centre étaient spécialement chargé du bombardement, les appareils de flancs-gardes n'étant là, au contraire, que pour convoyer les autres et pour donner la chasse aux anglais. »

Je me permettrai de rapprocher de cette méthode, employée au milieu de 1917, l'extrait d'un article que je publiais le 1er mars 1916 dans les *Lectures pour tous*, sous le titre « Les Bombardements aériens de demain » :

« Les avions de bombardement, écrivais-je, partent les premiers de 10 en 10 secondes, un groupe de 30 ouvrant la marche. Aussitôt après, 10 avions de chasse les rejoignent au plus vite pour atteindre les lignes avant eux et accomplir de façon efficace leur mission de surveillance. Ils doivent empêcher toute attaque d'appareils ennemis. Volant sur une même ligne, ils ne se quittent pas des yeux. Les 30 avions de bombardement qui les suivent sont chargés de bombarder les batteries spéciales qui seraient tentées d'ouvrir le feu contre l'expédition.



(Dessins du sous-lieutenant Viallet.)

Deux chasseurs en présence à 5.700 mètres au-dessus de Bapaume, le 25 décembre 1916 : le lieutenant Wintgens, tué, et le sous-lieutenant Viallet.

« Lorsque cette avant-garde est partie, les 120 autres avions de bombardement s'élèvent tour à tour. Après chaque groupe de 30 une escadrille de 10 avions de chasse part pour entourer cette unité qu'elle ne devra abandonner qu'au cas où elle serait obligée d'intervenir pour abattre d'imprudents appareils ennemis. Par conséquent, allées et venues incessantes pour surveiller l'horizon et signaler, au moyen de fusées, s'il faut modifier la direction ou continuer tout droit.

« Une fois arrivés au-dessus du point fixé, les appareils de chasse se détachent et forment le cercle autour des avions de bombardement. Ceux-ci, en file indienne, attendent le signal du chef de chaque groupe pour lancer leurs obus qui doivent être projetés rapidement, tour à tour, en commençant par les plus petits, afin que les plus gros ne tombent que lorsque le tir est rectifié.

« Au retour, l'armée aérienne reprendra ses mêmes formations qu'à l'aller. Quand elle aura passé, il ne restera de la forteresse ou du camp ennemi que des cadavres et des débris. »

Réglementons notre cinquième arme. Faisons appel aux lumières de l'aviation, éteignons les veilleuses et opérons en grand, comme des gens riches de naissance et non à la petite semaine comme des usuriers. Soyons larges d'idées comme de gestes, donnons toute l'extension désirable à notre aviation et le Boche qui faiblit touchera le sol des deux épaules.

JACQUES MORTANE.

LES DARCY A L'ENTRAINEMENT

Le fameux poids moyen Australien, qui semblait devoir devenir champion du monde, est mort alors qu'il venait de se faire naturaliser Américain, et qu'il allait s'engager pour s'enrôler sous les plis du drapeau étoilé.

LA BOXE TRAGIQUE

Par J.-M.

TROIS DEUILS DANS LE NOBLE ART : LES DARCY MEURT DE MALADIE, JIM BARRY EST ASSASSINÉ, PALZER VICTIME D'UN MEURTRE. — BENNY LEONARD, CHAMPION.

Il semble que la boxe ait voulu se mettre à l'unisson de l'époque sanglante que nous traversons. Trois de ses champions ont trouvé la mort récemment. Ce sont : Les Darcy, Jim Barry et Alf Palzer.

On sait que Les Darcy, poids moyen qui avait quitté l'Australie pour l'Amérique, semblait devoir s'attribuer le titre de champion du monde. Malheureusement, il songea plutôt à gagner de l'argent dans le Nouveau-Monde et négligea les offres d'engagements qui lui étaient faites. C'est un peu la mentalité ordinaire des pugilistes qui, lorsqu'ils sont en vue, redoutent de voir s'écrouler leur réputation en essuyant une défaite et qui, pour éviter cette cruelle atteinte du sort, n'hésitent pas à accepter n'importe quel contrat de music-hall plutôt qu'un match sérieux.

Les Darcy ne fit pas exception à la règle. Fêté comme un héros à son arrivée, il se rendit bientôt insupportable. Sa situation militaire sembla également bizarre. Pourquoi n'était-il pas soldat ? Les Américains ne le lui pardonnaient pas. Finalement, quand ceux-ci se rangèrent du côté des alliés, ils obligèrent le champion à prendre une décision conforme à l'honneur. Darcy se fit naturaliser Américain et se disposa à s'engager. C'était le seul engagement qu'il pût contracter d'ailleurs, car sa façon d'agir l'avait fait boycotter par presque tous les Etats qui lui refusaient l'autorisation de combattre.

DEUX CHAMPIONS

Photographie montrant la différence de taille entre Jess Willard, champion du monde des poids lourds, et Les Darcy, postulant le titre de champion du monde des poids moyens. On voit que malgré la grandeur de Willard, l'envergure des deux hommes était à peu près semblable.

Darcy était devenu citoyen américain, il avait demandé à partir dans l'aviation lorsqu'il était terrassé par la maladie. Atteint d'une pneumonie et d'un empoisonnement du sang, il rendit le dernier soupir en mai dernier.

La boxe a fait une lourde perte le jour où cet extraordinaire pugiliste mourut Parmi ses principales victoires, on peut citer les suivantes : il battit en 1916 George K. O. Brown, en 20 rounds ; Buck Crouse, knock-out en 2 rounds ; Junmy Clabby, en 20 rounds ; George Chip, knock-out en 9 rounds. Auparavant il avait battu Eddie Mac Goorty, en 16 rounds ; Jeff Smith (sur une faute) en 2 reprises ; Junmy Clabby en 20 rounds ; Mac Goorty en 8. Tels furent les succès qu'il remporta sur les Américains On juge par là de l'intérêt suscité par sa venue aux Etats-Unis. Malheureusement, mal conseillé sans doute, il s'obstina à ne pas accepter les rencontres qu'on lui proposait et il termina sa carrière sans avoir, par sa faute, essayé de s'attribuer le titre enviable de champion du monde des poids moyens auquel il semblait avoir droit.

On peut dire que durant tout son séjour en Amérique il accumula les erreurs Son arrivée ressemblait fort à une désertion : il l'excusait en déclarant qu'il était soutien d'une nombreuse famille et qu'après trois ou quatre combats il s'engagerait dans l'armée anglaise. Pour mettre ses projets à exécution, il avait fait un interminable voyage, comme un évadé. Puis, au lieu de signer des matches pour rencontrer des hommes tels que Mikke Gibbons, il préféra faire une tournée de music-hall à raison de 10.000 francs par semaine. Ses aventures, la campagne de presse, ses démêlés avec les divers Etats firent que cette série de représentations n'obtint aucun succès et que le contrat fut résilié. Puis il se brouilla avec son ami et manager Edward Timothée O'Sullivan qui l'avait accompagné. Ce fut le fait qui fit crouler l'édifice de châteaux en Espagne échafaudé par Darcy.

Agissant pour soi-même, il essaya de signer un engagement pour rencontrer Al Mac Coy, pour 150.000 francs, mais l'autorisation lui fut refusée en tant qu'insoumis. Il eut beau affirmer qu'il avait maintes fois prêté son concours gracieux à des réunions organisées en Australie au bénéfice d'œuvres de guerre, il ne put gagner son procès. C'est alors qu'il se fit naturaliser Américain à Chicago et qu'il demanda à être envoyé à la Réserve d'Aviation de Memphis pour y apprendre à piloter. La maladie le terrassa aussitôt !

Darcy était né le 28 octobre 1895 à Woodville, dans la Nouvelle-Galles du Sud. C'est le 24 mai 1917 qu'il mourut à Memphis.

Les fervents de la boxe se souviennent de l'Américain Jim Barry, qui ne fut d'ailleurs pas très heureux quand il combattit Sam Mac Vea au Cirque de Paris. Le 11 mars dernier il était opposé à Panama à son ancien rival de Paris, et Mac Vea le mettait knock-out en six reprises.

Le lendemain, dans un bar, le blanc avait une discussion avec un individu nommé C. Jerratt, mais plus connu sous le pseudonyme de Tex Martin. Bientôt celui-ci tirait trois coups de revolver sur Barry et le tuait. D'après les renseignements les deux hommes s'étaient rencontrés la veille et menacés. Se retrouvant en présence, Tex Martin voulut faire répéter à Jim Barry ce qu'il avait dit. En guise de réponse, le boxeur repoussa brutalement son interlocuteur, ajoutant : « Je n'ai rien à faire avec vous. » Comme il se préparait à quitter le bar, il fut assailli par Jerratt qui tira à bout portant. Quelques instants après son transport à l'hôpital, Jim Barry expirait. Il semble que le véritable motif du meurtre fut une dette de jeu.

Barry avait commencé sa carrière sous la protection de John L. Sullivan qui se fit accompagner par lui pendant sa tournée triomphale d'Amérique. C'est en 1906 que le malheureux fournit ses premiers combats. Il remporta une belle série de succès jusqu'au moment où Sam Langford le battit.

En 1912, il alla en Australie où il essuya plusieurs échecs : Langford, Mac Vea, Porky Flyun le vainquirent et, dans un nouveau match, Langford le mit knock-out en 11 rounds. Puis, Barry s'adonna à la boisson et aux stupéfiants et perdit tout espoir de prendre une place enviable parmi les poids lourds.

Al Palzer, autre poids lourd, ancien espoir blanc, a été lui aussi victime de mort violente au cours d'un drame de famille.

Tels sont les deuils qui viennent de frapper le pugilisme.

FREDDY WELSH

Le fameux boxeur anglais, qui conserva pendant de longues années le titre de champion du monde des poids légers, a été battu par Leonard.

BENNY LEONARD

Champion du monde des poids légers par sa victoire sur Freddy Welsh. A mis knock-out en 3 rounds Johnny Kilbane, champion du monde des poids plumes.

LEW EDWARDS

Ancien champion d'Angleterre des poids plumes, Lew Edwards a gagné le championnat poids léger d'Australie.

Le champion du monde des poids légers, Freddy Welsh a été dépossédé de son titre par l'Américain Benny Léonard, de New-York. Welsh était infiniment prudent pour le choix de ses adversaires et il était à croire qu'il se retirerait invaincu tant il mettait de soin à n'accepter que des adversaires de second ordre. Mais tout a une fin et il fallut bien qu'il acceptât de matcher Benny Léonard qui, sans être une vedette, méritait l'attention à la suite d'une série de beaux combats.

Freddy Welsh dut s'incliner devant l'agilité et la puissance de ce véritable virtuose du ring qui parvint à le mettre knock-out. Quelques semaines plus tard, Benny Léonard était opposé au champion du monde des poids plumes, Johnny Kilbane, et après avoir eu le meilleur dès le premier coup de poing, le mit hors de combat en moins de trois reprises. Jimmy Dunn, manager du vaincu, lança l'éponge au moment où Kilbane, ayant été plusieurs fois à terre, allait être knock-outé.

Ces deux succès obtenus sur des pugilistes unanimement considérés comme remarquables, ont mis en valeur Benny Léonard que les critiques s'accordent à considérer comme le meilleur poids léger jusqu'ici aux honneurs.

Nous dirons quelques mots des autres pugilistes connus : le champion du monde des poids plumes, Pete Herman, a rencontré, le 13 juin, Kid Williams qui désirait lui reprendre le titre qui lui avait appartenu. Le combat fut extrêmement violent et se termina par un match nul.

Notre vieille connaissance Young Ahearn, sur lequel nous fondions tant d'espoirs, a été mis knock-out au premier round d'un match livré à un pugiliste de second ordre, Harry Greb. Un direct du gauche à l'estomac, doublé d'un droit à la mâchoire obtinrent le résultat qui donna tort à ceux qui admiraient tant celui que l'on voulait opposer à Carpentier.

UNE VICTOIRE DE SAM MAC VEA

Le fameux nègre Sam Mac Vea, bien connu des Parisiens, triompha de Jim Barry qui boxa aussi à Paris, la veille du jour où le blanc fut victime d'un meurtre.

Le champion suisse Badoud continue à remporter de nombreuses victoires en Amérique et il est à croire que quand, la guerre finie, il reviendra, il sera sans contestation possible le plus redoutable boxeur de la catégorie des poids moyens.

Le champion du monde des poids lourds, Jess Willard, est parvenu à se rendre antipathique à tous. Il s'est brouillé avec ses managers qui le poursuivent ; il gère lui-même ses affaires et aime mieux faire des tournées de music-hall que combattre. Depuis qu'il a le titre, il évite soigneusement toute rencontre. Il est cependant défié par de nombreux compétiteurs. Il considère l'honneur qu'il détient comme une rente et ne veut pas risquer de le perdre. Jack Johnson est presque regretté. On conviendra que c'est là un résultat quelque peu inattendu. Parmi ceux qui désirent le plus impatiemment son bon vouloir, deux noms se détachent : Fred Fulton et Carl Morris. Ils se sont rencontrés, mais la victoire revint à Carl Morris sur une faute de son adversaire au cinquième round.

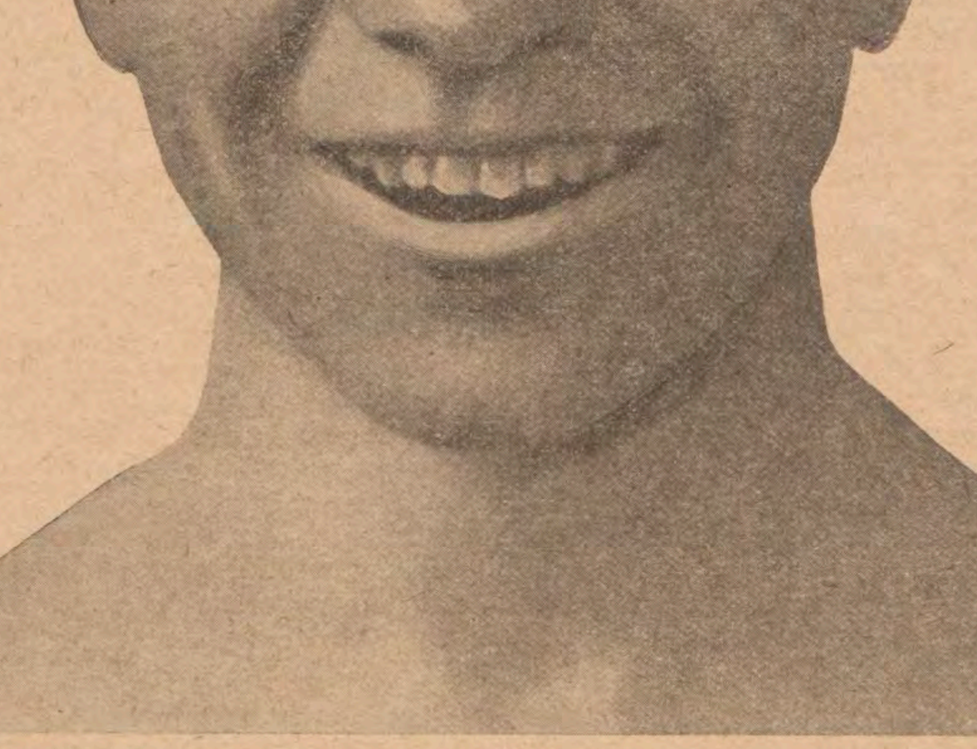
Depuis Fulton fut opposé à Sam Langford qui, sans doute mal préparé, gros, à court de souffle, put apprécier le défaut de l'homme qui néglige un adversaire quel qu'il soit. Dès le début du combat, il fut durement maltraité par son blanc rival, envoyé au sol pour neuf secondes et obligé d'abandonner au coup de poing de la septième reprise.

En terminant nous parlerons des boxeurs américains qui ont abandonné le ring pour le champ de bataille : Willie Ritchie, ancien champion du monde des poids légers, s'est engagé dans l'aviation ; Kid Mac Coy, l'ancien champion du monde des poids moyens, sert dans la garde nationale de New-York ; Ritchie Mitchell, de Milwaukee, arrivera dans l'un des prochains contingents, ainsi que Knockout Mars et Frankie Dean. D'autres nombreux briguent l'honneur de venir combattre à nos côtés.

JACQUES MORTANE.

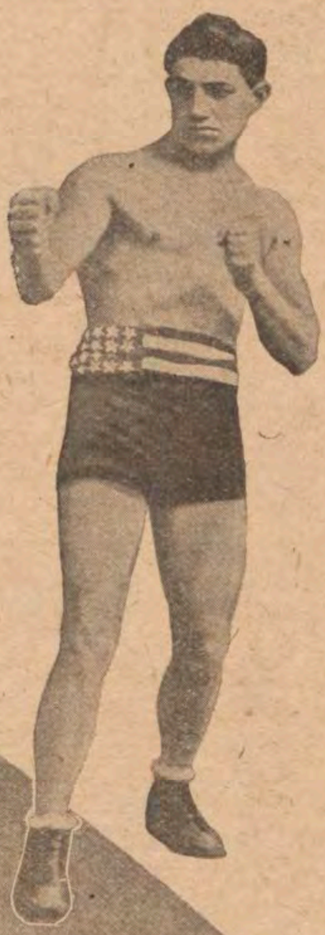
CARL MORRIS

L'ancien espoir blanc a réussi à triompher de Fred Fulton.



PETE HERMAN

Champion du monde des poids coqs, vainqueur de Kid Williams, Pete Herman est l'un des plus scientifiques boxeurs américains.



ROCKY KANSAS

Poids léger, a réussi à triompher du champion Johnny Kilbane.

LE COUREUR OCTAVE LAPIZE
Le fameux routier et coureur de demi-fond, vainqueur de tant d'épreuves classiques.

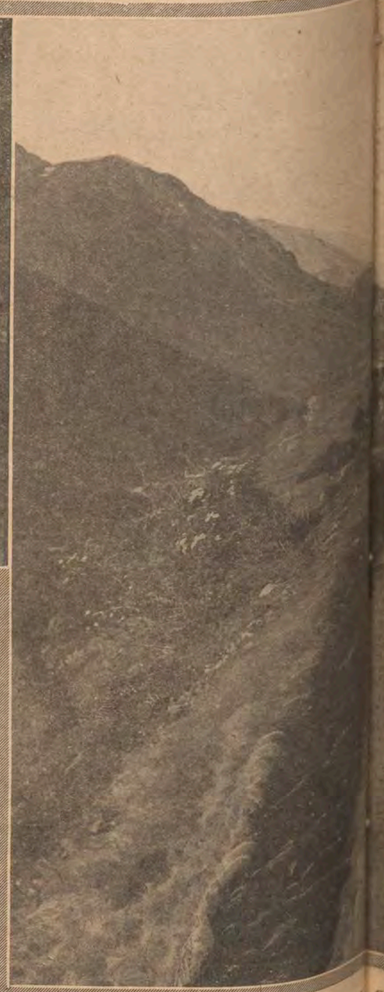
LES DEBRIS DE L'APPAREIL DE LAPIZE
C'est le 14 juillet dernier que Lapize, devenu pilote de chasse de grande valeur fut tué dans un combat inégal.

MORT E
Lapize reçut la rafale du Boch balles dans le corps dont

PLEIN CIEL
en pleine poitrine, il avait cinq l'une avait sectionné le cœur.

LAPIZE DANS SA CAGNA
Lapize était très aimé de ses camarades qui admiraient son courage et son sentiment du devoir. C'était un fin pilote.

LE SERGENT LAPIZE
Lapize avait abattu un avion trois jours avant sa mort, mais trop loin pour être officiel.



LAPIZE, DANS L
Né à Paris, en 1887, Lapize débuta en 1906, il fut champ teur), gagna Paris-Roubaix 3 fois, le Tour de Fran second dans Par

COL DU TOURMALET
de France, des 100 kilomètres, 4 fois (1 fois comme amateur), 4 fois, Paris-Tours 1 fois, Paris-Bruxelles 2 fois, finit Brest-Paris, etc...

LAPIZE, MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Lundi 16 juillet.

LE grand coureur cycliste Octave Lapize est tombé au champ d'honneur. Après Faber, après Hourlier, après Comès, après Friol, il est mort pour la France.

Nous venons de conduire à sa dernière demeure ce grand champion, ce vrai héros.

Le national « Tatave » ne soulèvera plus l'enthousiasme sur les routes ou sur les vélodromes : il est mort en combat aérien. Parlez de sa fin. Rappelez ses exploits. Je m'excuse de la liberté que je prends en vous demandant ce service, mais ne devons-nous pas entre gens de sport faire voir que nous sommes aussi gens de cœur. Et puis en frappant à votre porte, je sais que je trouverai là, en celui qui fut l'ami de mon pauvre frère Georges, l'ami et l'admirateur de tous les héros qui ont payé de leur sang leur dette à la France. Ce brave Octave Lapize, en escadrille à Toul à la N 90, était venu nous voir à la N 77, distante de Toul de quelque vingt kilomètres, le jeudi 12 juillet. Il était venu en bicyclette, profitant du mauvais temps afin de s'entraîner un peu, disait-il.

Il nous racontait, heureux, joyeux, comment, la veille, il avait descendu son premier boche. Effectivement il avait abattu un avion, mais malheureusement, avec la hauteur, le vent l'avait emmené tomber à dix kilomètres dans ses lignes ; trop loin pour être officiel. Le champion n'en était pas moins gai pour cet incident et il nous affirmait qu'avant peu il en vaincrait un dans nos lignes. Il nous quitta le soir, tout guilleret, et la dernière vision que nous eûmes de ce brave Lapize fut celle d'un homme penché sur un guidon qui, sans effort apparent, montait à un train d'enfer la côte au sommet de laquelle il disparut.

Ce fut la dernière fois qu'il nous fut donné d'admirer ce héros. Un coup de téléphone, samedi 14 juillet à 8 heures, nous annonçait l'irréparable malheur.

Voici tous les détails de sa mort.

Parti pour chasser un biplan qui faisait du réglage aux environs du bois de Mortmare, en Woëvre, il trouvait le Boche à 4.500 mètres environ et engageait immédiatement le combat. Il faisait deux attaques par derrière et, en piquant, tirait 280 cartouches. A la troisième attaque, on le voyait arriver très près de l'ennemi pour mieux assurer son tir, sans doute. A ce moment le malheureux dut recevoir en plein corps une rafale du mitrailleur boche, car l'on vit immédiatement son appareil se mettre en vrille et exécuter ainsi une chute de quelques centaines de mètres, puis une aile se détacha et le glorieux « Tatave » vint s'écraser au sol à 8 kilomètres dans nos lignes. L'autopsie révéla cinq balles dans le corps dont l'une avait sectionné le cœur. Nous revenons de l'enterrement. Deux discours superbes furent prononcés. Des soldats d'infanterie rendaient les honneurs. La foule s'écoula lentement et seuls quelques sportsmen restèrent quelques instants à pleurer ce pauvre Lapize. Nous étions là quatre : Gaudermen, le footballer-automobiliste, l'as Boyau, le joueur de rugby, Miquel, le fameux cycliste et moi. Nous quittâmes le cimetière militaire de Toul que vous connaissez bien au moment où les fossoyeurs commençaient leur lugubre besogne et à leur vue évocatrice de tant de tristes souvenirs, je n'ai pu m'empêcher de songer à mes deux pauvres frères disparus. Vous me comprenez, mon pauvre Mortane, vous qui avez souffert aussi. Aussi ce n'est pas avec un cœur joyeux que je vous écris ces quelques lignes. Je sais que vous me comprendrez !

Sergent-aviateur BOILLOT.

LES EXERCICES DE CONTRE-OPPOSITION

On aperçoit sur ces deux clichés, pris à l'école d'éducation physique d'Evreux, le docteur Chevallier qui commande ce centre, et le professeur Rodolphe T..., directeur de l'entraînement.

CULTURE PHYSIQUE ET SPORT

DANS LA RÉÉDUCATION DES BLESSÉS

Par le Professeur Ch. DENIS

LES RÉSULTATS OBTENUS AU 1er ZOUAVES, AU GRAND PALAIS ET A ÉVREUX. — AUTO-RECORDS. — PRIMES A LA GUÉRISON.

CE n'est certes pas faire preuve d'infériorité ou de dépression morale que d'avouer pour soi, et de constater chez les autres, au front, certains moments de nostalgie. Les uns, les citadins, amoureux de la vie d'intérieur, regrettent, généralement, tout simplement le confort dont ils sont copieusement privés ; d'autres plus artistes regrettent le théâtre, ou, selon leurs goûts, d'autres manifestations artistiques et littéraires.

Le paysan regrette sa terre, il sent confusément d'en être privé, toute la poésie de la vie champêtre ; les journaux lui ont appris les difficultés du ravitaillement, les soucis que l'on a de ce que seront les récoltes et son rôle lui apparaît agrandi, il en sent toute la portée sociale et ses sentiments plus élevés que l' « âpre goût du gain » naissent et lèvent en son âme, le rendant ainsi meilleur... D'autres enfin, et ils sont légion parmi les jeunes, goûtent tout ce qu'il y a d'intensément sportif dans les journées de grandes actions, mais regrettent néanmoins leurs sports et la compétition. Les trop rares réunions sportives organisées à l'arrière du front les comblent de joie, ils oublient la guerre et ses durs moments, dès que le costume militaire a fait sur eux place au maillot et à la culotte de sport. A les voir ainsi nombreux et enthousiastes, nous nous réjouissons de constater combien a été féconde la campagne faite pour la sacro-sainte cause sportive et nous nous félicitons à la pensée que nous avons été de ceux qui y ont pris part activement.

LE PROFESSEUR RODOLPHE T...

créateur de la méthode de rééducation des blessés appliquée au 1er zouaves et à Évreux.

Notre nostalgie personnelle est d'être privé de cette carrière d'éducateurs, vers laquelle nous nous étions orienté avec toute notre énergie, aussi nous sommes-nous toujours intéressé à ce qui se faisait à l'arrière, tant au point de vue sportif qu'au point de vue du rôle du sport, dans la rééducation des blessés.

Notre principale préoccupation, durant les permissions qui nous furent accordées, fut de nous enquérir de l'orientation de ces questions si passionnantes pour nous. L'occasion nous est fournie d'en traiter dans la *Vie au Grand Air*, nous ne nous trouvons donc pas dépourvu d'éléments et allons nous efforcer d'exposer ce que nous avons vu et entendu sans omettre d'exposer ici nos conceptions personnelles, à titre de conclusion.

CE QUI SE FAISAIT AU 1er ZOUAVES EN 1915

C'est aux zouaves, en été 1915, que nous retrouvons, en plein dans son élément, notre bon ami et collaborateur le professeur Rodolphe T... Il a eu la chance inespérée de trouver en la personne du médecin-major Chevallier un homme pour qui l'utilisation des compétences n'est pas un vain mot. Ce brave docteur a fait causer notre ami, il s'est rendu compte de ses aptitudes, et tout de suite, sous son contrôle scientifique, il l'a chargé d'organiser le service de Rééducation des inaptes du régiment.

Selon des principes qui lui sont chers et qui, en effet, découlent de la plus simple logique,

Dessins schématiques des mouvements de la méthode du professeur Rodolphe T.....

a rééducation a été organisée par notre culturiste de la façon suivante :

1° Par le massage et la mobilisation articulaire et en traitant les blessés individuellement, récupération de l'amplitude articulaire et libération des cicatrices adhérentes ;

2° Au moyen d'appareils fort simples, récupération des muscles plus particulièrement atrophiés. (Ces appareils avaient, pour la plupart, été imaginés par Rodolphe bien avant la guerre pour l'entraînement aux divers exercices athlétiques de société : déchirage de cartes, montée de bouteilles, exercice des queues de billard, bras tendus de chaises par le dossier, etc. Ces appareils étaient présentés aux blessés sous leur dénomination sportive. Les termes scientifiques et rébarbatifs de la mécanothérapie étaient intentionnellement et impitoyablement écartés.)

3° Par des progressions individuelles et au moyen d'haltères progressivement de plus en plus lourds, rééducation et réentraînement des grandes masses musculaires atrophiées.

Ces progressions étaient au nombre de dix :

1° Épaule ; 2° bras ; 3° avant-bras ; 4° hanche ; 5° cuisse : 6° jambe ; 7° poitrine et pectoraux ; 8° abdominaux ; 9° dorsaux ; 10° masses lombaires et fessières.

Accompagnés de dessins schématiques, ces groupes de mouvements sont d'une application et d'une compréhension fort simples et les instructeurs sont rapidement à la hauteur de la tâche qui leur est demandée. Un petit zouave nullement professionnel s'acquittait de ces fonctions admirablement, son éducation n'avait pas demandé une semaine.

Les blessés étaient intéressés à leur travail par le procédé, très sportif, de l'*auto-record*, c'est-à-dire que pour chacun d'eux il était établi une fiche portant la liste des appareils auxquels le sujet devait être entraîné, celle aussi des progressions qu'il devait exécuter dès le premier jour, le poids levé et le nombre de répétitions du mouvement, soit dans les progressions, soit au moyen des appareils, était noté, et dès le lendemain il était rappelé au sujet avec invitation toute amicale du professeur et de l'instructeur de faire mieux et de battre ce que l'on avait pompeusement baptisé son « record ». Les blessés atteints de même impotence étaient matchés l'un contre l'autre à leurs exercices rééducatifs. Les atrophies et raideurs articulaires résistaient rarement à ce régime et, bien des fois, le résultat invraisemblable d'un bras ou d'une jambe blessé, devenu plus fort que le membre non atteint, était obtenu chez les sujets n'ayant jamais été entraînés sportivement.

Les segments fréquemment mensurés ayant retrouvé les proportions désirées, les zouaves étaient soumis à un entraînement sportif intensif comprenant, comme l'indiquent nos illustrations, lutte gréco-romaine, lutte à la corde, etc.

Tout cela se passait fort gaiement, la salle de massage avait été pourvue d'abord d'un phonographe, puis d'un second, et bien des fois les deux marchaient ensemble, l'un jouant une valse lente et l'autre... un air de cor de chasse, il y avait de quoi vous dégoûter de la musique ; mais peu importait, tout ce monde-là riait et travaillait ferme, confirmant l'opinion de Rodolphe, que l'on peut être sérieux et gai à la fois.

RÉCUPÉRATION DES MUSCLES PLUS PARTICULIÈREMENT ATROPHIÉS PAR LES APPAREILS SIMPLES.

CE QU'ON FAIT A ÉVREUX

Ce travail de récupération des inaptes fit l'objet d'un rapport de l'excellent docteur Chevallier, et eut les honneurs de la publication dans les *Annales de Chirurgie et Pharmacie militaires*. Depuis, les circulaires ministérielles s'étant succédé, cet intéressant service avait été supprimé et tous ces beaux procédés de remise en forme de notre belle race avaient été délaissés et s'étaient seulement, heureusement, endormis. Ils viennent de se réveiller, car le ministère de la Guerre a chargé le docteur Chevallier, qui a immédiatement appelé auprès de lui son précieux collaborateur des zouaves, de faire une expérience de ces procédés sur une compagnie d'infanterie à Evreux. La méthode complétée de progressions d'exercices, de contre-opposition à effets localisés, promet et donne déjà des résultats merveilleux.

Espérons que l'on saura cette fois se rendre compte en haut lieu de tout l'intérêt qu'il y aurait à en généraliser l'application. Ce serait en effet chose fort simple. Il suffirait d'opérer, comme on l'a fait pour l'instruction physique : organiser un centre d'instruction où seraient formés des instructeurs que l'on recruterait parmi des gens compétents, anciens sportifs — ce qui serait bien, « culturistes », ce qui serait mieux, — car toute la valeur de ce système réside dans la gymnastique analytique qui devient, ici, une gymnastique de récupération musculaire locale et par conséquent seule rationnelle.

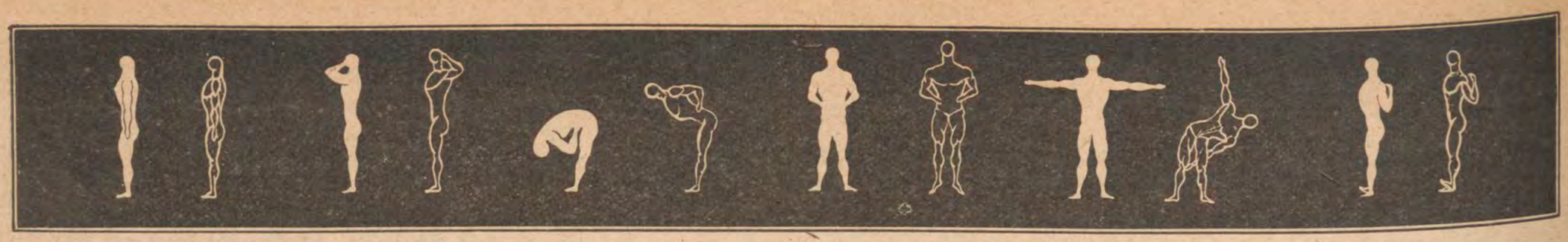
Nous ne voulons pas terminer ce chapitre sans signaler le danger que présente, pour des blessés, le procédé sportif et de gymnastique d'ensemble présenté sous la forme d'exercices, jeux ou autrement. Ici, les deux membres, le blessé et l'autre, sont sollicités également ; par la loi d'un moindre effort on se sert naturellement du membre sain et il arrive, résultat peu souhaitable et nullement souhaité, que ce membre intensément sollicité attire à lui tous les éléments nutritifs dont dispose le sujet, s'hypertrophie largement et provoque l'atrophie du membre blessé, atrophie augmentée aux yeux du médecin par l'hypertrophie du membre sain.

RÉÉDUCATION DES GRANDES MASSES MUSCULAIRES.
Un mouvement de la progression (bras).

L'UTILISATION DES SPÉCIALISTES

Nous parlions plus haut de l'utilisation des compétences, nous ne craignions pas d'insister sur ce point ; trop de médecins, devenus hâtivement des physiothérapeuthes, ignorent tout ou presque des moyens de développement musculaire et de la fonction du muscle dans le mécanisme du mouvement. Nous ne pouvons mieux faire à ce sujet que de citer cet aveu et ce vœu du docteur Arrans, préparateur à la Faculté de Montpellier, qui avec une franchise que nous ne saurions trop louer ici, nous déclarait, assistant à une démonstration que lui faisait l'excellent professeur Bergé :

— Eh ! bien, oui, nous, nous ignorons tout de cela, et il devrait bien être créé dans les Facultés une chaire qui nous apprendrait la vie du muscle, son rôle et les moyens de le perfectionner, de l'améliorer !



Il faudrait que les directeurs de centres de physiothérapie comprennent, dans l'intérêt des blessés, que des gens se sont depuis de nombreuses années spécialisés dans cette question passionnante du développement musculaire et du perfectionnement physique par les sports ; qu'eux-mêmes se sont, ou spécialisés à d'autres choses, ou ont éparpillé leurs connaissances scientifiques et leur intelligence à cette chose très diffuse qu'est la médecine générale. Il faudrait qu'ils aient confiance en ces précieux auxiliaires que peuvent être pour eux les éducateurs physiques et leur laissent, avec toute la charge des responsabilités, leur pleine initiative dans tout ce qui est franchement de leur ressort.

LE RÉENTRAINEMENT PAR LES SPORTS. — LUTTE A LA CORDE.

LA PHYSIOTHÉRAPIE AU GRAND-PALAIS

Lors d'une dernière permission et d'une visite au centre de Physiothérapie du Grand-Palais, il nous fut justement procuré l'occasion de discerner exactement le rôle de chacun dans cette grave question de la rééducation. Tant que l'on s'adresse à des sujets sains et bien équilibrés les procédés que nous avons indiqués plus haut s'imposent ; si au contraire on se trouve devant toute la triste, la pitoyable catégorie des suggestionnés, des blessés atteints de psychose, la question se présente sous un autre aspect. Ces malheureux qui ont perdu l'habitude de la fonction du mouvement, ces suggestionnés que l'on sent convaincus que leur membre atteint est perdu, ont besoin d'un traitement tout à fait spécial et qui, lui, est purement du domaine médical et même mieux de celui de la psychothérapie. Nous avons pu, dans ce domaine, voir opérer le docteur Massacré qui accomplit devant nous des choses qui nous semblaient être un peu du domaine du miracle, nous aurons perpétuellement le souvenir d'un petit fantassin qui arriva le matin avec une raideur complète de l'articulation du genou et qui, une heure plus tard, courait sur place en heurtant de ses talons, très régulièrement, ses fessiers. Il s'agit ici pour le traitant d'avoir une grande force de volonté et de savoir par la persuasion arriver à convaincre le blessé de la possibilité pour lui d'agir comme tout le monde. Il faut pour arriver à cela posséder un degré de survolonté qui n'appartient qu'à de rares spécialistes, il faut savoir faire abnégation de tous sentiments de pitié, de toute sensibilité pour ne voir que le résultat final, la guérison du blessé. Cela, nous l'avouons, n'est pas à la portée de toutes les mentalités.

Le hall du Grand-Palais, qui abrita tant d'expositions du cycle, de l'auto, de l'aviation au temps heureux de la Paix, a été transformé en stade de jeux, une compagnie de réentraînement y évolue, sous la direction de l'excellent moniteur-gymnaste Doré ; cette compagnie a été créée dans le but d'éprouver les hommes en fin de traitement, avant de les renvoyer à leur dépôt, et afin de pouvoir se rendre compte de leurs aptitudes à subir l'entraînement de guerre; ici, la gymnastique d'ensemble alterne, ainsi que le montre nos clichés, avec les sports proprement dits. Chaque homme a une fiche où sont portées ses performances, en saut, grimper, lancer, course, etc... au début et en fin d'entraînement, le docteur se base sur les résultats pour décider de l'aptitude ou de l'inaptitude du blessé. Cette manière d'agir est extrêmement consciencieuse et mérite d'être citée comme exemple, les choses ne se passant, hélas! pas toujours de cette manière.

Comme conclusion, nous croyons nécessaire de dire ce qui suit :

1° Il y a nécessité absolue d'employer, à la rééducation des blessés de guerre, des spécialistes ou des spécialisés au moyen d'un cours spécial, suivi d'un examen sèvère des candidats ;

2° Il y a lieu de donner aux professionnels d'avant-guerre un emploi en rapport avec leurs aptitudes ;

3° Trop de garanties ne sauraient être prises pour s'assurer que le blessé a bien retrouvé toute sa valeur physique et nous insistons sur les moyens d'investigations suivants :

A. Mensurations des segments;

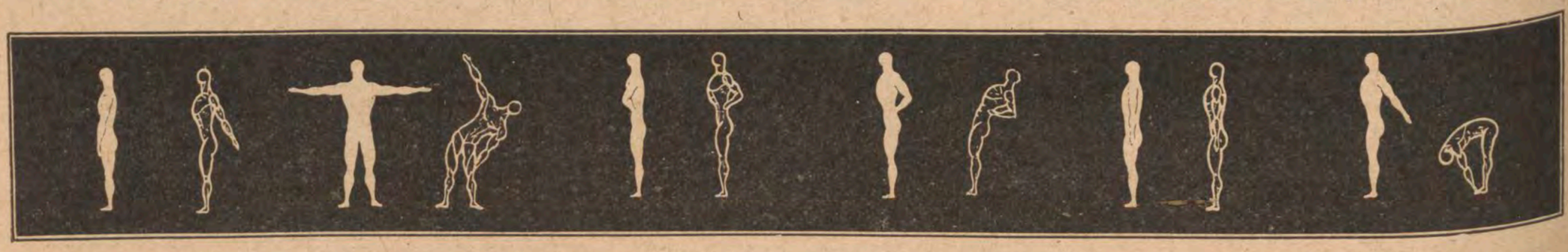
B. Appréciation de l'amélioration progressive des muscles précédemment atrophiés au moyen de la fiche d' « auto-record » ;

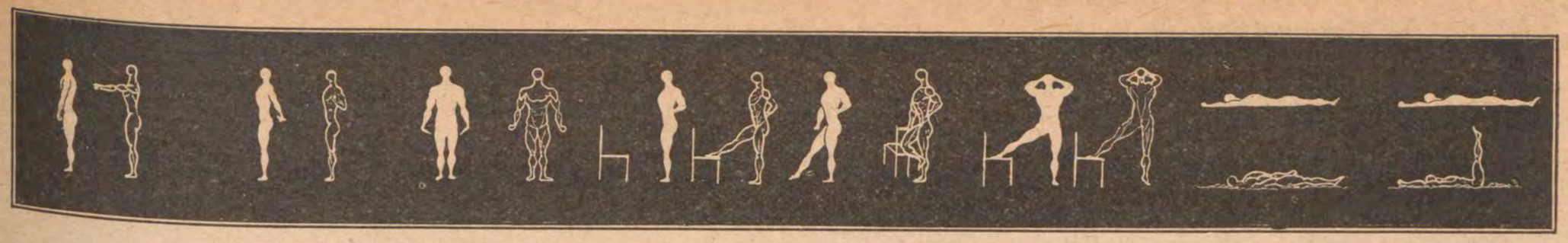
C. Épreuves de réentraînement, à la marche, au port du sac, etc.

Nous souhaitons ne plus voir les médecins, composant une commission médicale, remuer un segment, palper un muscle et déclarer que tout va bien, que le reste se refera à l'usage. Nous pensons qu'il y a lieu d'agir pour les hommes comme pour les voitures. Quand il arrive à celles-ci de briser quelques rayons d'une roue on remplace ces rayons d'abord et on éprouve la voiture ensuite; notre vœu est que l'on en fasse autant pour les hommes. Qu'on leur rende leurs moyens physiques et

CHEZ LES BLESSÉS.
La Lutte gréco-romaine.

A ÉVREUX
Le docteur Chevalier et le professeur Rodolphe.





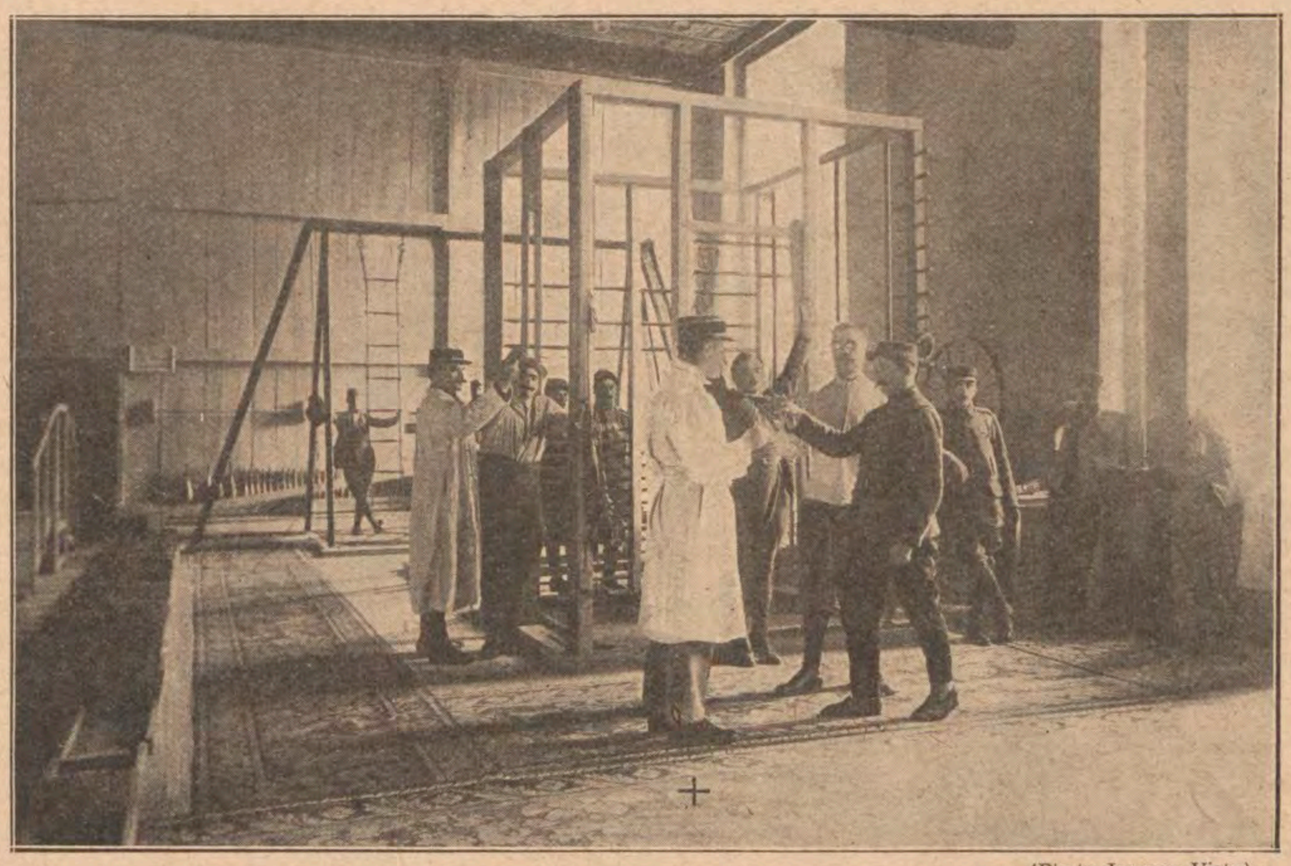
qu'on les éprouve, ils pourront ensuite être renvoyés au combat, ils constitueront pour ceux qui les commanderont un outil sûr dont la valeur physique sera doublée d'une valeur morale que ne peuvent posséder les faibles et les souffreteux.

PRIME A LA LA GUÉRISON

Le meilleur moyen de hâter la rééducation de l'inapte est celui plein de psychologie que vient d'inaugurer notre ministère de la Guerre ; il consiste en une véritable « prime à la guérison » présentée sous la forme de permissions. Le sportif docteur Ruffier, dans un intéressant article intitulé : *Du sport dans la rééducation*, et publié dans l'*Auto*, a démontré la possibilité de présenter la rééducation professionnelle sous la forme de la compétition. Il s'agissait, en la circonstance, d'ouvriers agricoles auxquels, divisé en secteurs d'égale superficie, on avait confié un vaste pré à faucher. Des prix avaient été attribués aux 1er, 2e, 3e et 4e. Si nous avons bonne mémoire, non seulement nos compétiteurs fauchèrent allègrement leur secteur, mais ils le fauchèrent beaucoup plus vite que le font généralement des ouvriers valides. Comme démonstration nous ne craignons pas de dire que c'était concluant ! et cela nous semble contenir un enseignement dont pourront tirer parti tous les rééducateurs.

Nous y ajouterons les quelques réflexions suivantes que l'observation nous a suggéré : l'inapte au dépôt sait être réadapté, non seulement physiquement, mais aussi moralement. Après le laisser-aller de la vie d'hôpital il ne faut pas sans transition lui faire sentir le poids d'une discipline trop dure.

Le rééducateur doit être doublé d'un psychologue, il doit savoir faire en sorte d'être le bon « copain » des blessés qu'il rééduque ; il doit étudier ces derniers et faire vibrer chez eux la corde sensible afin de s'en faire des auxiliaires pour leur rééducation.



(Photo Jacques Vistu).

LA RÉÉDUCATION PSYCHIQUE DES BLESSÉS

Le docteur Massacré réapprenant la marche à un blessé.

Il doit, s'il se trouve devant un sportif fier de sa force et nostalgique de sa forme passée, lui prouver qu'il n'est pas perdu pour le sport ; s'il se trouve devant un artisan, lui montrer la nécessité pour lui d'avoir des mouvements normaux afin d'éviter l'amoindrissement professionnel ; s'il se trouve tout bonnement devant un consciencieux, lui faire comprendre qu'il ne peut consentir à devenir un parasite pour sa famille et pour son pays.

(Photo Jacques Vistu).

GYMNASTIQUE D'ENSEMBLE

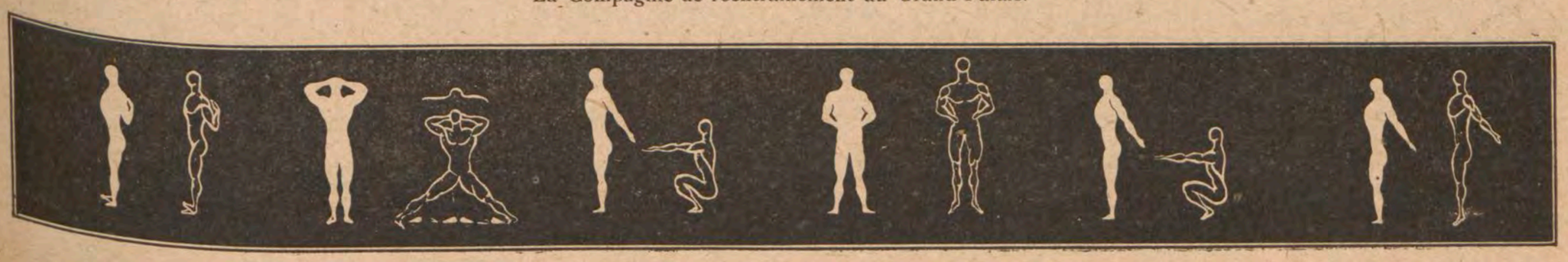
La Compagnie de réentraînement au Grand-Palais.

Cette rééducation aux bases strictement scientifiques, et sous le contrôle constant des documents graphiques, mensurations, évaluations au dynamomètre et à tous les appareils d'appréciation de la vie physique, doit s'accomplir de façon progressive par les soins du moniteur de culture physique.

Lui seul sait, en effet, les moyens de réaliser les régénérations musculaires rapides, car il connaît le muscle autrement que par les traités d'anatomie et de physiologie. Il sait la toute-puissance des facteurs moraux dans les exploits athlétiques comme dans les gestes sportifs et les simples efforts physiques. L'émulation entre blessés de même valeur comparable, l'ambition pour l'homme égalé de gagner chaque jour sur ce qu'il était la veille en force et en vitalité, arrivent à produire des résultats ignorés des non-initiés. Ce sont uniquement, rappelons-le, des lois simples de psychologie sportive qui ont assuré le succès de la méthode Hébert, qui n'avait aucun caractère mystérieux, mais possédait avec ses tableaux de cotes et ses chiffres des éléments de classement. Pouvoir triompher de soi-même, pouvoir vaincre les autres, pouvoir toujours comparer, tels étaient les éléments tout-puissants d'émulation qui constituaient le secret qui faisait des fusiliers marins — avant qu'ils soient les héros de l'Yser — des athlètes.

N'oublions pas, surtout, que toute rééducation, comme toute éducation physique, doit être attrayante. L'effort est hostile à la sévérité, et la discipline stricte, en matière de santé, est loin d'aboutir à l'intensité d'application. Il faut que l'entraînement du blessé, comme la culture physique de l'enfant, soit avant tout un jeu. Le médecin y préside, le moniteur — culturiste ou sportif — en est l'initiateur. Cette méthode, avec la preuve que m'en ont donné les résultats que j'ai eus sous les yeux et que je viens d'énumérer, est la seule, je crois, qui de façon souriante pourra préparer à une vie nouvelle ceux qui, si vaillamment, avaient fait dans les tranchées le sacrifice de leur existence.

Professeur CH. DENIS.



UN GRAND ATHLÈTE FRANÇAIS

Par Jean DAÇAY

GEORGES ANDRÉ DANS LE LANCEMENT DU POIDS

Georges André est certainement de tous nos champions d'athlétisme celui qui fait le plus honneur à notre race par sa valeur dans toutes les branches auxquelles il s'est adonné.

IL Y A UN INTÉRÊT SPORTIF ET SURTOUT SOCIAL A ÉTUDIER L'EXEMPLE QUE NOUS FOURNISSENT LES GRANDS CHAMPIONS DU SPORT ET SURTOUT L'ATHLÈTE COMPLET.

Il est une constatation banale à force d'être vraie, que l'on fait à chaque combat, à chaque assaut, à chaque trait d'héroïsme, au long des batailles qui se déroulent depuis trois ans, c'est que l'athlète est le roi de la guerre. La discipline à laquelle il avait astreint ses muscles, l'effort prolongé auquel il avait exercé sa volonté sur les terrains de sport, l'avaient préparé, âme et corps, aux initiatives d'audace comme à la résistance aux épreuves les plus déprimantes. Dans cet enfer où froid, chaleur, boue, heures d'ennui menacent les âmes d'épuisement et tenaillent les corps meurtris, tandis que la mort rôde, il a été pour tous un exemple et un réconfort.

Son rôle sera aussi prépondérant demain. La vie d'après-guerre, avec ses charges innombrables, sera dure. Elle nous réservera d'autres batailles où seules triompheront l'initiative, l'audace et la volonté. Ce sont des qualités que l'on n'acquiert pas sur les bancs du collège, mais sur les terrains de sport, et l'athlète sera encore, de tous, le mieux armé pour la prodigieuse activité des heures prochaines.

THORPE A STOCKHOLM

Il y a autre chose qu'un engouement de hasard dans la popularité qui s'est attachée de tout temps au champion d'athlétisme. Les Grecs estimaient que le grand vainqueur des Jeux Olympiques était l'athlète vainqueur du pentathle. La fougue ou la puissance nécessaire pour triompher dans chaque épreuve se complétaient en lui d'une résistance physique où se montrait la constance dans l'effort. Et chez nous encore, aux Jeux qui, tous les quatre ans, réunissent l'élite des athlètes du monde, entre tous ceux qui sont dignes de la couronne de laurier, c'est au vainqueur du pentathlon et du decathlon que nous accordons la palme d'or, et notre totale admiration.

Le triomphateur de Stockholm, s'il faut résumer d'un nom nos souvenirs du tournoi de 1912, ce fut Thorpe, le champion américain, qui remporta les deux championnats d'athlétisme. Qu'il ait été disqualifié par la suite pour actes de professionnalisme, peu importe, il demeure pour nous le plus prodigieux, le plus complet athlète qui nous ait été révélé.

On se souvient de cette étrange puissance musculaire. Cou de taureau, un torse large, une cage thoracique profonde, le buste était si musclé que Thorpe semblait de taille moyenne alors qu'il mesurait plus de six pieds.

Ses performances, qui sont dans toutes les mémoires, attestaient d'une égale aptitude à la vitesse, à la souplesse, aux efforts violents ou prolongés. En course ses records sont de 10 s. 6/10 aux 100 yards, 11 s. 1/10 aux 100 mètres, 22 s. 9/10 aux 200 mètres, 52 s. 2/10 aux 400 mètres, 4 m. 40 s. 1/10 aux 1.500 mètres. Il fit 1 m. 95 au saut en hauteur et 7 m. 08 au saut en longueur, 3 m. 25 à la perche et 14 m. 60 au lancement du poids. Trois de ces exploits constitueraient des records de France.

LE CONCOURS DE L'ATHLÈTE COMPLET

L'exemple d'un athlète aussi prodigieux serait susceptible de décourager l'émulation. Fort heureusement l'initiative du *Journal* nous a fourni en 1913 et en 1914 des enseignements plus accessibles avec le concours de l'*Athlète complet*, la première grande expérience sportive où toute une race, sur un thème de concours unique, fit le classement

d'une armée d'athlètes. Le programme adopté fut celui que pratiquait le lieutenant de vaisseau Hébert pour entraîner à tous les sports les fusiliers-marins et leur permettre d'apprécier, en des cotes précises, la valeur de chacune de leurs performances. Ce système ingénieux de coter tous les exploits athlétiques uniformément de — 5 à + 25 (le zéro correspondant à la performance qu'un homme normalement constitué doit pouvoir accomplir sans entraînement) a de multiples avantages. Les chiffres se peuvent comparer entre eux, montrer le développement d'un individu, la valeur moyenne et les progrès d'un groupe, permettre des classements.

Les épreuves choisies pour le concours de l'*Athlète complet* étaient au nombre de dix :

1° Trois courses : 100 mètres (vitesse pure) ; 500 mètres (vitesse prolongée) ; 1.500 mètres (demi-fond) ;

2° Quatre concours athlétiques : sauts en hauteur avec et sans élan, sauts en longueur avec et sans élan ;

3° Trois exercices de force : lever de la barre de 40 kilos, grimper à la corde lisse à la force des bras, lancement du poids (bras droit et bras gauche).

Il y aurait, sans aucun doute, maintes choses à dire sur les cotes établies pour la graduation des performances dans chaque épreuve, comme aussi sur le choix même de ces épreuves. Quoi qu'il en soit, elles avaient le mérite clair de fournir un classement précis entre trois mille athlètes. Sur les enseignements de cette grande expérience sportive, unique jusqu'ici, nous aurons quelque autre jour à insister. Nous parlerons seulement aujourd'hui de celui qui en fut le triomphateur et qui est le plus grand athlète qu'ait jusqu'ici produit notre race : Georges André.

DIX ANS DE SPORT

Lorsque André se mit en ligne dans le concours de l'*Athlète complet*, dont il était avec Failliot le grand favori, il était âgé de vingt-quatre ans. De haute taille, avec une poitrine à la cage thoracique très ample — André est l'un des très rares champions français qui dépassent cinq litres au spiromètre, — des jambes et des cuisses d'une musculature exceptionnelle, Georges André, dès son adolescence, avait les qualités natives d'un champion.

L'entraînement, qui fut pour lui surtout une initiation capricieuse à chacun des sports, lui permit d'acquérir la science indispensable à tout effort athlétique. Depuis ses lointains débuts au Stade Français dans le saut en hauteur sans élan, il pratiqua tour à tour le saut en hauteur avec élan, le 110 mètres haies, les courses de haies sur 200 et 400 mètres, les courses plates sur 100, 200 et 400 mètres, le saut en longueur et les lancements du poids, du disque et du javelot, ainsi que le football-rugby, sans compter les incursions dans les championnats amateurs de boxe anglaise.

Les championnats de France le virent triompher presque sans interruption pendant huit années consécutives. Il y remporta le saut en hauteur avec élan en 1907, 1908, 1909, 1911, 1914; le saut en hauteur sans élan en 1909, 1911, 1912, 1914; le 110 mètres haies en 1908 et 1914; le 400 mètres haies en 1913 et 1914, que sais-je encore.

Il détient les records français du saut en hauteur avec élan avec 1 m. 885 et du 110 mètres haies avec 15 s. 4/5, et conserva pendant plusieurs années le record du saut en hauteur sans élan avec 1 m. 15, puis 1 m. 52.

Cette série triomphale, à laquelle il sied d'ajouter une place de second aux Jeux Olympiques de Londres dans le saut en hauteur avec élan, en 1908, ne donneraient pas complètement la mesure de la valeur athlétique de notre champion si l'on n'avait assisté aux journées de sport où nous le vîmes, infatigable, se dépenser avec l'admirable frénésie d'un grand champion.

UNE JOURNÉE DE CHAMPIONNATS MILITAIRES

La première impression ineffaçable qu'il m'ait laissée, ce fut en 1912, aux championnats militaires. Ils avaient lieu à Colombes le jour même et sur la même piste où les athlètes américains venaient nous donner une exhibition à leur retour de Stockholm. André, avec sa belle insouciance de grand athlète prodigue de son effort, participa sans arrêt aux deux meetings qui alternaient

ANDRÉ DANS LES COURSES DE VITESSE

Au train, dans un 500 mètres, au concours de l'athlète complet. — A l'arrivée dans le 100 mètres. — Vainqueur dans un 400 mètres du Prix Blanchet.

leurs épreuves sur la piste. Dans un 110 mètres haies il se classait troisième derrière Kelly, le champion des Jeux Olympiques, et Thorpe, le champion du monde d'athlétisme. Entre temps il participait à cinq championnats militaires, se classant quatre fois premier avec les performances suivantes :

Saut en longueur sans élan.	3m13
Saut en hauteur sans élan	1m40
Saut en hauteur avec élan.	1m65
Lancement du poids	10m77

L'année suivante, en début d'entraînement, il participait avec le même éclectisme au meeting de Milan, le 11 mai, se

L'ATHLÈTE COMPLET, GEO ANDRÉ, EST REVENU PARMI NOUS

André, qui fut fait prisonnier au cours d'une attaque aux débuts de la guerre, alors qu'il était blessé au pied, sut dans la vie si déprimante des camps allemands conserver grâce au sport toute son énergie et fut d'un exemple salutaire pour ses compagnons de captivité. Après maintes tentatives infructueuses, il a réussi à regagner la France en juillet dernier.

Voici quelques clichés du concours de l'*Athlète complet*, organisé par le *Journal*, où l'on voit André dans le lancement du javelot, le lever de la barre de 40 kilogr., le saut en longueur sans élan, le saut en hauteur avec élan. André fut vainqueur des Éliminatoires de la région de Paris et recordman du concours, obtenant des résultats qu'on ne pensait pouvoir enregistrer.

classant premier dans quatre épreuves et second dans deux autres avec les performances suivantes :

Saut en longueur sans élan.	3m05
Saut en hauteur sans élan	1m45
Saut en hauteur avec élan.	1m96 s.
Lancement du poids.	11m59
Lancement du disque.	33m50
Lancement du javelot.	36m18

Sept jours après cette orgie de concours athlétiques il disputait le Prix Blanchet, sur 400 mètres, et triomphait en 53 s. 2/5, puis en juin il gagnait le Championnat de Paris sur cette distance en 52 s. 2/5.

A Stockholm, où il se mit en ligne dans le pentathlon et le decathlon, son ignorance de certaines spécialités, comme le saut à la perche et le 1.500 mètres, l'empêcha de se classer. Il réussissait cependant 5 m. 98 dans le saut en longueur, 11 s. 1/10 aux 100 mètres, 16 s. 2/5 aux 110 mètres haies et 54 s. 5/10 aux 400 mètres.

UN « ATHLÈTE COMPLET » FORMIDABLE

Il fallut l'ampleur du concours du *Journal* qui était doté de prix tels que n'en vit jamais aucune réunion sportive, pour que, pour la première fois, Georges André se décidât à une préparation méthodique.

L'expérience de Stockholm lui avait montré tout ce qui lui restait à faire s'il voulait avoir sa chance de triompher au decathlon des Jeux Olympiques qui devaient se disputer à Berlin en 1916.

Les managers de l'invincible équipe américaine de Stockholm avaient, au reste, déclaré qu'il était l'égal, comme valeur athlétique, des plus grands champions des Etats-Unis et qu'il lui suffirait pour vaincre d'avoir l'application et la volonté. L'entraînement rigoureux fit d'André un « athlète complet » formidable.

Dès les éliminatoires, il battait de plus de 10 points tous ses concurrents de la région de Paris, établissant avec 113 points pour dix épreuves un record que le lieutenant de vaisseau Hébert estimait imbattable.

L'année suivante, le 12 juillet 1914, aux demi-finales du concours, André battait en se jouant de loin son précédent record, atteignant le total de 131 points avec les performances suivantes :

100 mètres.	10 s. 3/5
500 mètres	1m6 s. 2/5
1.500 mètres	5m57 s.
Saut en hauteur avec élan	1m76
Saut en hauteur sans élan	1m52
Saut en longueur avec élan.	6m57
Saut en longueur sans élan.	3m17
Grimper à la corde	7m50
Lever de la barre de 40 kg.	30 fois
Lancement du poids (à droite et à gauche).	11m33

Ces exploits athlétiques sont d'autant plus significatifs si l'on songe que le concours de l'athlète complet comportait dans la même journée trois courses, quatre essais pour le saut en longueur sans élan, quatre essais pour le saut en longueur avec élan, trois essais à chaque hauteur à chacun des sauts en hauteur, et six essais, trois de chaque bras, au lancer du poids, soit au total plus de trente efforts sportifs différents dans l'espace d'une matinée et d'un après-midi.

Entre temps, aux Championnats de France de 1914, André avait remporté le 110 mètres haies, le 400 mètres haies et les sauts en hauteur avec et sans élan et s'était classé troisième dans le 200 mètres.

Il s'affirmait comme le véritable champion de nos couleurs pour les Jeux Olympiques de Berlin, en 1916. Hélas ! un autre tournoi nous était réservé!

Quinze jours plus tard, c'était la guerre, et tous nos athlètes se rendaient à la frontière contre l'envahisseur. André, dont la fougue égalait le courage, était blessé au pied au cours d'un assaut et fait prisonnier dès le mois de septembre 1914. C'est seulement en fin juillet 1917, après maintes tentatives infructueuses d'évasion, qu'il réussit à rentrer en France, où il a repris sa place dans les rangs de notre armée.

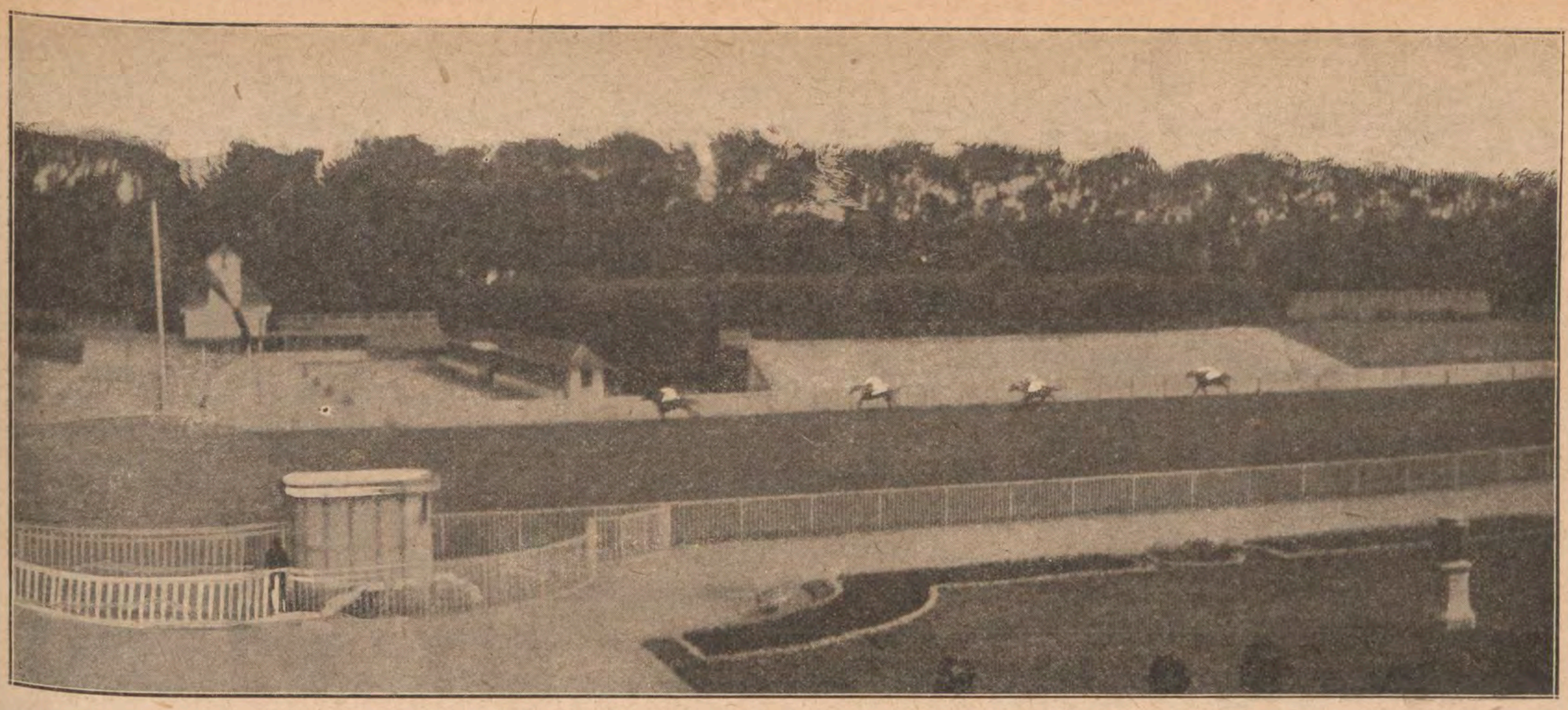
Après la victoire, dans le terrible championnat des nations qui se dispute de Dunkerque aux Vosges, nous le retrouverons prêt à prêcher d'exemple pour entraîner à l'effort les jeunes générations sportives.

Il n'est pas inutile de rappeler dans quelles conditions il fut fait prisonnier. Il était en train de se faire panser le pied, lorsque les Boches attaquèrent. Aux armes! André ne prend même pas le temps de se chausser. Il néglige ce détail, s'empare de son fusil, baïonnette au canon, et fonce vers l'ennemi. Son uniforme? C'est son maillot d'international, le coq gaulois narguant l'adversaire. Hélas! au bout de quelques instants, le grand champion devait se déclarer vaincu. Bientôt, il allait goûter les affres des geôles allemandes.

JEAN DAÇAY.

ANDRÉ DANS LES CONCOURS

Diverses phases d'un saut en longueur réussi par Georges André. Remarquer le travail des muscles sur chacune de ces photographies.



LES ÉPREUVES DE SÉLECTION A MAISONS-LAFFITTE
Où sont les courses d'antan? Lorsqu'on regarde ce cliché sur lequel on n'aperçoit que quelques chevaux en file indienne on est forcé de songer avec mélancolie aux belles journées dont la guerre nous a privés.

LES ÉPREUVES DE SÉLECTION

Par STUART

LES EFFORTS CONSIDÉRABLES DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT ONT ÉTÉ COURONNÉS DE SUCCÈS. — LES ÉPREUVES DE SÉLECTION ET LEURS RÉSULTATS.

Nous allons avoir une nouvelle série d'épreuves de sélection. C'est un signe certain que la première a donné pleine satisfaction. De fait, tout a marché à souhait. Le programme parfaitement conçu a été exécuté sans accroc. Le classement s'est opéré avec une netteté que les vraies courses n'atteignent que rarement. Les réunions ont gardé d'un bout à l'autre le caractère spécial voulu par les organisateurs, et leur bonne tenue doit définitivement confondre les détracteurs s'il en reste. L'empressement qu'a mis le gouvernement à autoriser les épreuves d'automne est d'ailleurs très significatif. Réjouissons-nous donc du résultat, et n'oublions surtout pas à qui il est dû, ni quels lourds sacrifices nos sociétés de courses, et surtout la Société d'Encouragement, ont dû s'imposer. Tous ceux qui touchent de près ou de loin à l'élevage leur doivent un tribut de reconnaissance aussi bien pour ce qu'elles ont fait déjà que pour ce qu'elles sont résolues de faire encore.

Le budget des épreuves de plat qui vont être courues ce mois-ci et le mois prochain est de 340.000 francs.

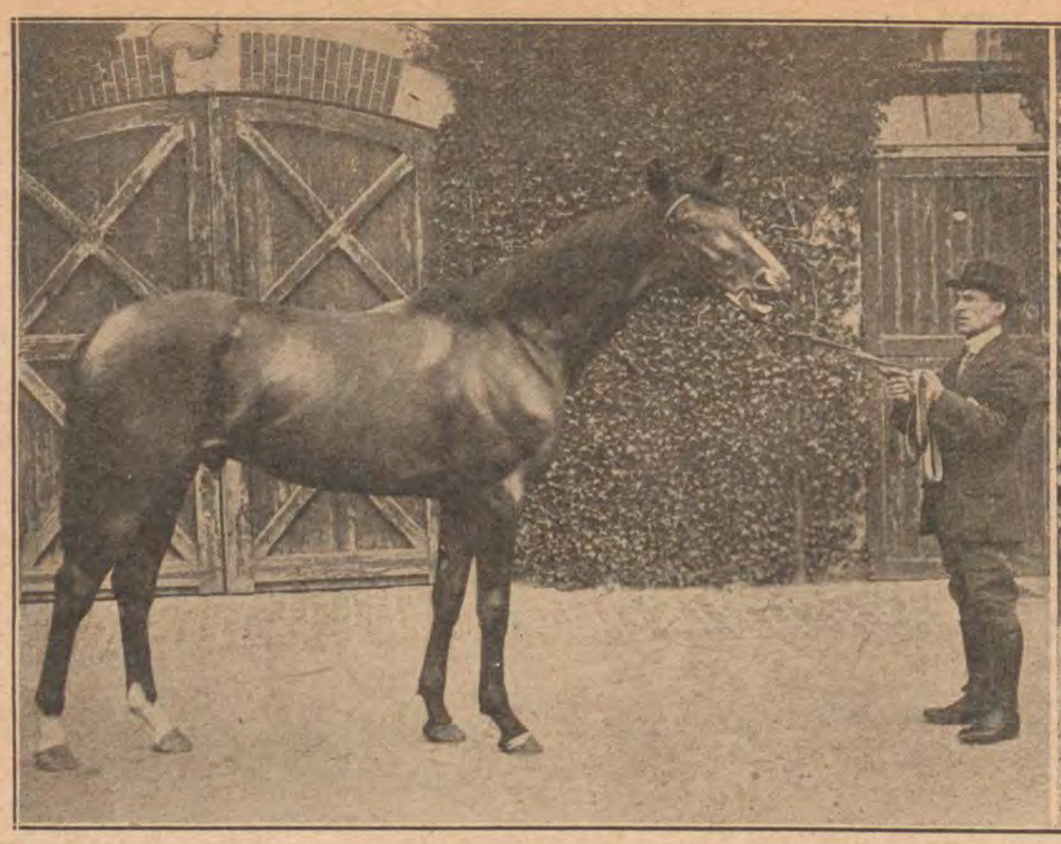
Celui de cet été s'élevait à 577.000 francs fournis par la Société d'Encouragement (500.000 francs), la Société Sportive (60.000 francs) et la Société de Sport de France (17.000). Cette somme s'est répartie entre 65 propriétaires parmi lesquels 17 ont gagné 10.000 francs ou plus.

Les plus favorisés ont été :

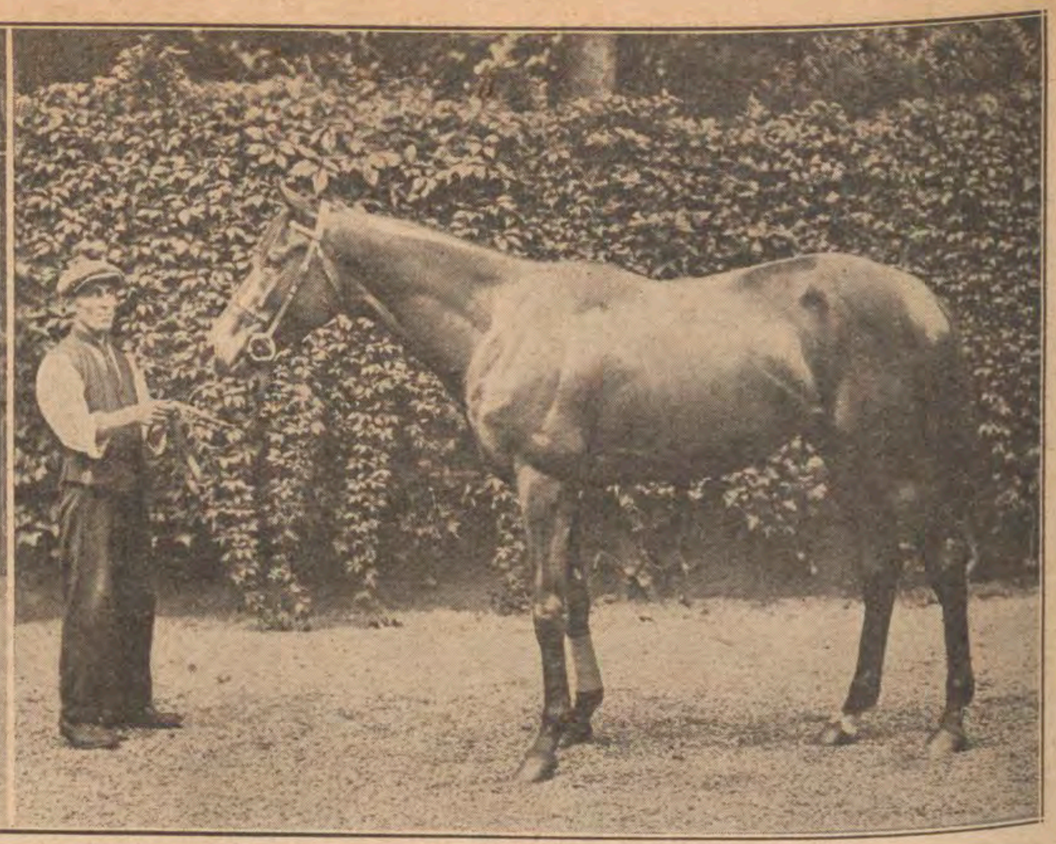
MM. le baron E. de Rothschild	156.340	»
W.-K. Vanderbilt	123.685	»
Jean Stern	35.370	»
J.-D. Cohn	33.775	»
Ed. Khan	21.635	»
F.-R. Hitchcock	19.255	»
Baron Gourgaud	18.090	»
G. Perreau	16.885	»
James Hennessy	16.855	»
Comte G. de Castelbajac	15.935	»

Tous ces noms nous sont familiers. A part la modicité des sommes gagnées, cette liste pourrait être celle d'une année ordinaire. Ce qui est anormal ce n'est pas les noms qu'on y trouve, mais bien ceux qu'on n'y trouve pas. On n'y voit figurer ni M. Edmond Blanc, ni M. P. Aumont, ni le baron Maurice de Rothschild, ni le marquis de Ganay, ni quelques autres que l'on est habitué de voir aux premiers rangs. Depuis nombre d'années M. Ed. Blanc a occupé invariablement l'une des premières places et très souvent la première. Par l'importance des sommes gagnées pendant les dix années qui ont précédé la guerre et qui ne s'élèvent pas à moins de 6.458.567 francs.

ANTIVARI
Antivari, p. b., 4 ans, par Sea-Sick et Arva appartenant au duc de Tolède (S. M. le roi d'Espagne).



Bridaine, b., 3 ans, par Gorgos et Better Orange, à M. Edouard Khan.



Mingoval, p. b., 3 ans, par Sly Fox et Malatesta, au baron Ed. de Rothschild, entraîné par J. C. Watson.

DEUX LAURÉATS DE VALEUR

il vient au second rang immédiatement après M. W.-K. Vanderbilt. Cette année son nom ne figure même pas sur la liste des 77 propriétaires gagnants. Ses couleurs n'ont paru ni à Chantilly, ni à Maisons, non plus que celles du marquis de Ganay et de M. Paul Aumont. Le baron Maurice de Rothschild qui venait en première ligne en 1914 avec 1.117.150 francs, figure sur la liste de cette année pour 600 francs. Il n'a été représenté que par deux deux-ans. M. J. de Brémond, qui ne gagne que 1.410 francs et le comte Le Marois 1.240 francs, sont également loin de leur rang habituel. Les abstentions ou quasi-abstentions seraient inquiétantes si l'on pouvait y voir l'intention d'abandonner plus ou moins complètement la lutte ; mais elles ne sont fort heureusement que temporaires. Tous les propriétaires que nous venons de nommer sont des éleveurs qui se sont débarrassés de leurs poulains, mais qui continuent à élever comme par le passé, et dont les couleurs réapparaîtront dans des temps meilleurs. Le haras de Jardy produit toujours des gagnants, comme le prouvent les succès de Teddy, et il continuera à en produire qui, le moment venu, porteront comme par le passé la casaque orange. Sans doute la mort d'Ajax succédant à celle de Flying Fox a été pour lui une perte sensible. L'absence d'un étalon de tête se fera peut-être sentir pendant les prochaines années, mais si difficile qu'il soit de trouver le sujet hors ligne et irréprochable que rêve M. Edmond Blanc, le vide sera comblé un jour ou l'autre. Pour M. Aumont et le baron Maurice de Rothschild l'avenir se présente dès maintenant sous le jour le plus favorable. La place laissée vacante par les disparitions de Simonian et d'Elf est aujourd'hui comblée par Nimbus, et Sardanapale a pris à Champagné Saint-Hilaire la place d'Ossian vendu 625.000 pour la Hongrie à la veille de la guerre, et de Verdun acheté cette année par un propriétaire argentin. Les courses interrompues sur le triomphe du père, reprendront probablement avec le concours des fils.

Mais ceci est l'avenir. Le présent appartient au baron Ed. de Rothschild et à M. W.-K. Vanderbilt, les deux gros gagnants de la saison. A côté d'eux, il y a 15 propriétaires gagnant plus de 10.000 francs, mais ils absorbent à eux deux plus que les 15 autres réunis. Même sans la Farina et Brumelli, deux animaux exceptionnels qui leur valent la plus forte part de leurs gains, ils occuperaient encore les deux premières places. Cette énorme supériorité n'a eu rien d'ailleurs d'inattendu. Il n'est pas douteux qu'avec leurs nombreux effectifs qu'ils ont maintenus et soumis à un travail régulier malgré toutes les incertitudes, ils ont eu un avantage sérieux sur les écuries rivales diminuées ou désorganisées pour la plupart. Les adversaires des épreuves de sélection avaient prédit leur succès, ce qui n'était pas bien difficile. C'était un de leurs arguments : « Organiser des courses et donner des prix qui tomberont dans la poche de M. Vanderbilt ou de M. de Rothschild, à quoi bon ? » Est-il besoin de répéter une fois de plus que la subvention pécuniaire, le prix à gagner, n'est pas l'unique avantage ni même le principal avantage qu'on attendait des épreuves de sélection. Grâce à elles, une pouliche de haute valeur s'est révélée ; les propriétaires sont fixés sur la valeur de leurs animaux ; les sujets qui ont fait preuve de mérite ont acquis une valeur marchande toute différente de celle qu'ils avaient auparavant. Qu'eût valu Brumelli, qu'eût valu Sandy Hook s'ils n'avaient pas couru, et que valent-ils actuellement ? Ce sont là des avantages qu'on ne saurait méconnaître sans parti pris.

L'ÉCURIE VANDERBILT ET SON CRACK BRUMELLI

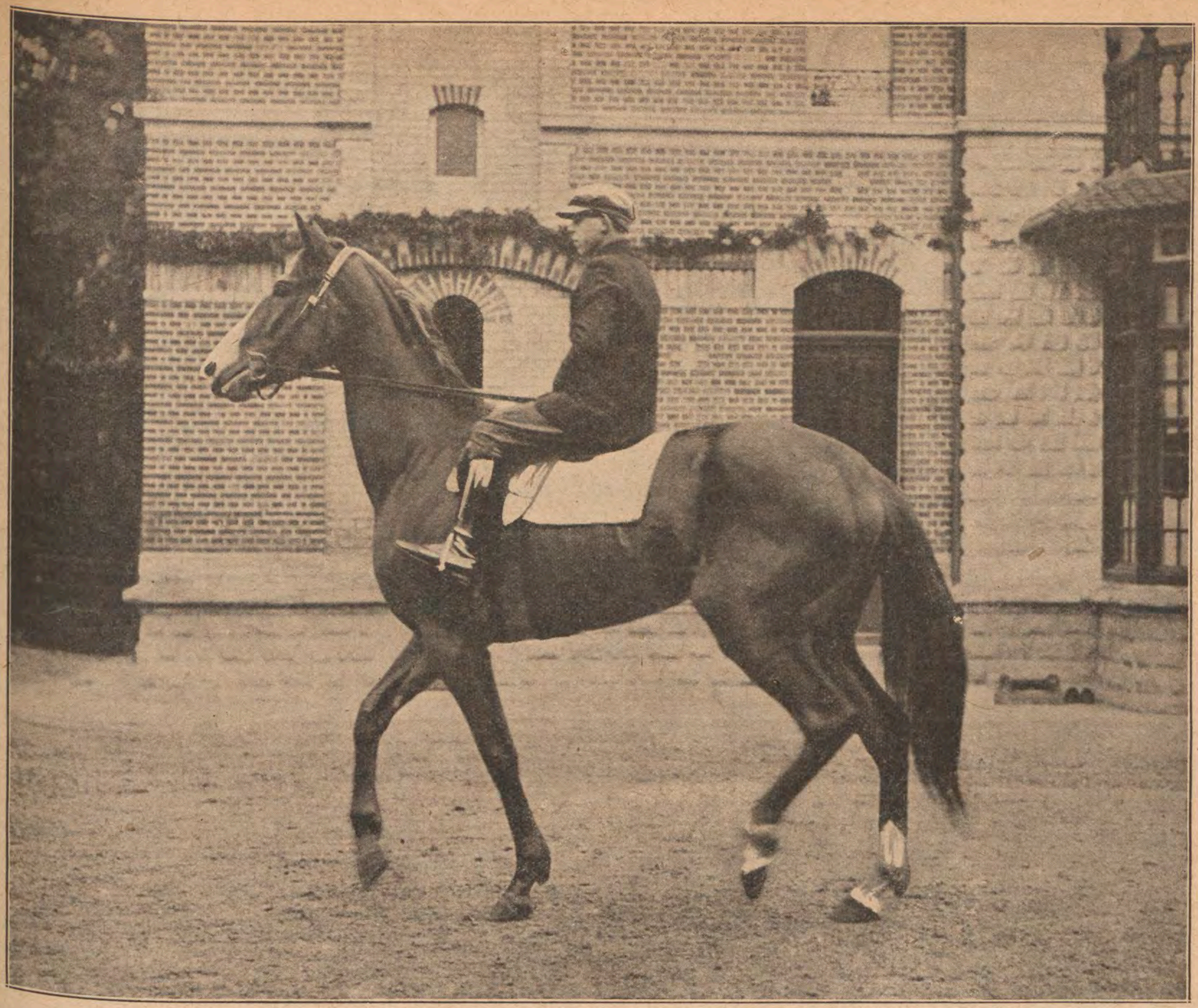
Tout le monde s'est réjoui de voir une écurie américaine, la plus ancienne de nos écuries américaines, occuper cette saison la place d'honneur — car c'est bien l'écurie Vanderbilt qui est la vraie triomphatrice, bien que l'écurie Ed. de Rothschild gagne un peu plus qu'elle. La Farina, à qui cette dernière doit son avance, appartient à une génération déjà entrée dans le passé. Le présent, c'est Brumelli, et c'est à son heureux propriétaire que vont les honneurs de la saison.

Il y a vingt-deux ans que les couleurs de M. W.-K. Vanderbilt ont paru pour la première fois en France. Elles n'ont obtenu les premières années que des succès très modestes. Les gains de l'écurie ne dépassaient guère 11.000 francs en 1897, 17.000 en 1898, 10.000 en 1899. Un établissement monté comme il l'est aujourd'hui ne pouvait être organisé d'un seul coup et donner des résultats immédiats. Ses premiers succès datent de 1901. Le nom de M. Vanderbilt est inscrit cette année-là sur la liste des propriétaires gagnants avec 136.358 francs. C'est l'année de Dido, troisième du prix de Diane, le premier bon produit de la maison, issue de Stuart et d'une poulinière américaine. C'est d'ailleurs avec des éléments importés d'Amérique que le haras a été formé. En 1902, année d'Illinois II, demi-frère de Dido, les gains atteignent 265.696 francs. Dès lors l'élan est donné : la casaque blanche et noire va de succès en succès. Durant les dix dernières années qui ont précédé la guerre, elle a figuré cinq fois en tête de liste et quatre fois avec plus d'un million. La moyenne annuelle a atteint un chiffre tout à fait remarquable : 729.685 francs.

Durant cette période elle a mis en ligne de très bons chevaux, comme Negofol et Sea Sick, gagnants au prix du Jockey Club, comme Northeast gagnant du Grand-Prix ; elle a même produit des animaux hors ligne comme Prestige et Maintenon; mais même Maintenon, le plus gros gagnant de l'écurie, n'a pas eu à l'époque correspondante de sa carrière une série pareille à celle de Brumelli.

W. Duke, son très habile entraîneur, a toujours eu une très haute opinion de cette fille de Maintenon, et sa confiance ne s'est pas laissé ébranler par les quelques déboires qu'elle lui a donnés l'année dernière. Ses débuts dans le Critérium de Saint-Sébastien en juillet étaient pleins de promesses : elle y a fini troisième derrière Good Luck et son compagnon d'écurie Peter Piper, bien que n'étant pas encore tout à fait au point. A Caen son mérite s'est affirmé d'une façon plus décisive par la victoire qu'elle a remportée sur des vétérans tels que Djami et Gilles de Rais ; mais son étoile a pâli ensuite. Atteinte par l'épidémie de toux qui a sévi sur son écurie, elle s'en ressentait probablement encore quand elle s'est présentée à Moulins contre Vérine. Cette dernière en tout cas l'a battue facilement et Fulda II a même réussi à lui enlever la seconde place d'une tête.

Vérine était alors le crack de sa génération avec Good Luck, mais elle a bien changé depuis. Elle a montré cette année dans ses essais une forme si médiocre que son propriétaire a jugé inutile de l'amener en public. Fulda II a été de son côté en déclinant. Si bien que Brumelli, dans les deux premières courses où elle s'est présentée en mai et où elle n'a eu affaire qu'à des pouliches, Critérium d'Essai (Poule d'Essai) et prix Phœbe (prix de Diane), a eu la tâche très facile. Les deux victoires qu'elle y a remportées sur des adversaires très ordinaires ne nous ont rien appris de neuf, sinon qu'elle était devenue avec l'âge une pouliche imposante, avec une étendue de lignes remarquables, et qu'elle n'avait rien perdu de la qualité dont elle avait fait preuve l'année précédente. Mais on émettait quelques doutes, même après le prix de Diane, sur son aptitude à tenir la distance.



LA GRANDE TRIOMPHATRICE DES ÉPREUVES DE SÉLECTION

Brumelli, pouliche al., 3 ans, par Maintenon et Brume, à M. W.-K. Vanderbilt, entraînée par W. Duke. Elle a triomphé dans les quatre courses — les plus importantes du meeting — qu'elle a disputées. Son grand rival a été Sandy Hook.

Ce n'est qu'après sa victoire dans le prix des Trois ans (ou prix du Jockey Club), où elle a, pour la première fois, rencontré les mâles, qu'on lui a rendu enfin pleine justice. On peut dire sans trop s'aventurer que les poulains de cette année ne sont pas d'un mérite transcendant, mais quelques-uns du moins sont d'une toute autre classe que les pouliches — Brumelli à part bien entendu. Un fils de Rock Sand, Sandy Hook, a été un moment le sujet en vue ; il a gagné très plaisamment ses premières courses, puis il a été supplanté par un demi-frère de La Farina, Mingoval, qui l'a battu dans le Critérium d'Essai et a tenu l'emploi de crack jusqu'au moment où il a été détrôné lui-même par Brumelli. Mingoval s'est trouvé même relégué au troisième rang dans le prix des Trois ans, à deux longueurs derrière son ancien rival Sandy Hook qui n'a fini lui-même qu'à une tête de la gagnante Brumelli. Naturellement un si faible avantage laissait matière à discussion. Un certain nombre de spectateurs avaient eu l'impression que Sandy Hook aurait gagné si le poteau avait été un peu plus loin. Malgré la valeur de ce troisième succès, beaucoup plus significatif que les deux premiers, la suprématie de la pouliche n'était pas encore incontestée. Mais les derniers doutes ont disparu avec le Grand-Prix des Trois ans couru à Maisons sur la distance du Grand-Prix de Paris. Brumelli y a retrouvé Sandy Hook et l'a battu cette fois très facilement d'une longueur et demie.

Sandy Hook a eu une campagne assez dure et par là s'expliquent sans doute les inégalités de sa carrière. Mais cette excuse est plutôt valable vis-à-vis de Bridaine qui l'a battu en fin de saison, que vis-à-vis de Brumelli. Bridaine était plus frais que lui et une rencontre ultérieure pourra seule nous dire quel est réellement le meilleur des deux. Quant à Brumelli qui l'a battu à deux reprises et a gagné toutes ses courses, sa supériorité n'est plus guère contestable.

Elle a en tout cas, en gagnant les courses correspondant à la Poule d'Essai, au prix de Diane, au prix du Jockey Club et au Grand-Prix réussi une série sans précédent. Même le triple évent a été très rare. Semendria (1900) et Kizil Kourgan (1902) sont les deux seules pouliches qui aient gagné la Poule d'Essai, le prix de Diane et le Grand-Prix. Un seul mâle, Perth, figure à la fois sur la liste des gagnants de la Poule d'Essai, du prix du Jockey Club et du Derby. En 51 ans, c'est bien peu. Il est évident que dans cette période, il y a eu des animaux qui étaient de taille à faire aussi bien et mieux que Brumelli, qui ont eu sur leur génération une supériorité plus grande que la sienne. L'exploit de Brumelli a été très certainement facilité par les conditions particulières dans lesquelles les courses de cette année ont été courues. Aurait-elle gagné les quatre courses en question dans une année ordinaire ? On peut affirmer que non. Elle n'aurait pas gagné le prix du Jockey Club, ni le Grand-Prix par la raison qu'elle n'y était pas engagée. La rareté du triple et quadruple évent tient en effet à des causes en grande partie étrangères au mérite des candidats. Il semble extraordinaire à première vue qu'un seul poulain ait, dans l'espace de plus d'un demi-siècle, réussi à gagner les trois grandes courses : Poule d'Essai, prix du Jockey Club, Grand-Prix. La vérité est que ceux qui ont disputé les trois courses ne sont pas très nombreux. Sur les huit poulains qui ont réussi le coup double du prix du Jockey Club et du Grand-Prix, deux seulement : Perth et Little Duck, avaient couru antérieurement la Poule d'Essai. Sardanapale, qui était très certainement de taille à y battre Listman, n'y était pas engagé. Voilà donc un premier aléa : les engagements à longue distance, avec lequel les concurrents des épreuves de sélection n'ont pas à compter. Une autre difficulté qui leur est également épargnée est la durée de la campagne. Celle de Brumelli a duré cinq semaines : elle a commencé le 21 mai, pour se terminer le 5 juillet, et dans cet intervalle la pouliche a couru quatre courses sur 1.800, 2.100, 2.400, et

3.000 mètres. Dans une année ordinaire elle aurait très vraisemblablement débuté en mars ou en avril, c'est-à-dire trois mois avant le Grand-Prix, et en dehors des quatre courses qu'elle a courues, d'autres bien certainement l'auraient attirée. La maintenir en forme, et égale à elle-même pendant toute la saison, eût été un tout autre problème — et il lui eût fallu compter aussi avec l'atmosphère des grandes journées, la foule, les cris, l'énervement qui a paralysé dans tant d'occasions ses devanciers et devancières.

Bien des risques de défaillance ont donc été épargnés à la triomphatrice des épreuves de sélection ; mais cette constatation ne peut pas la déprécier. Elle doit nous mettre simplement en garde contre les rapprochements illégitimes. En se montrant toujours égale à elle-même, que les circonstances l'y aient aidée ou non, elle n'en a que plus clairement établi sa valeur et sa supériorité.

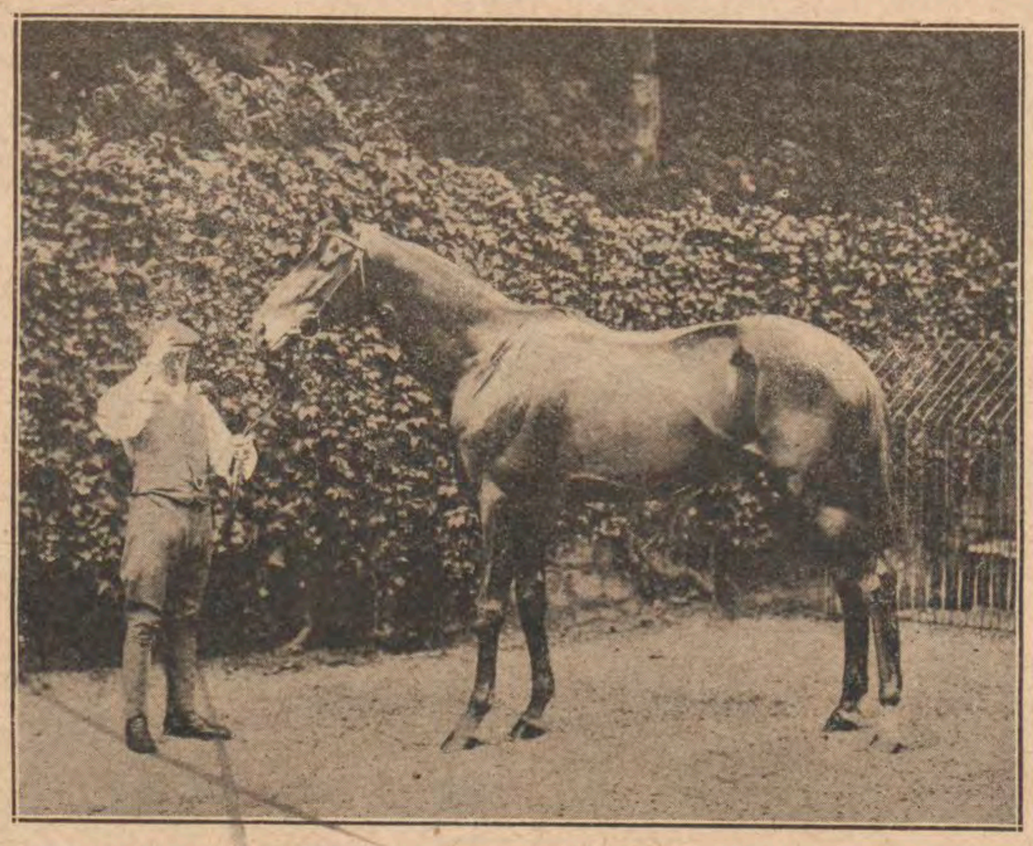
Ses succès ont dû être d'autant plus agréables à son propriétaire qu'elle est issue des deux meilleurs chevaux qu'il ait possédés, étant fille de Maintenon, et par sa mère Brume, petite-fille de Prestige. Maintenon lui avait donné longtemps de gros déboires, d'autant plus amers qu'ils succédaient à de plus brillantes espérances. Parmi ses premiers produits — qui ont commencé à courir en 1910 — se trouvaient Manfred qui fut un deux ans remarquable et un trois ans médiocre. Il était d'ailleurs atteint dans ses voies respiratoires et disparut de bonne heure. Montrose II, qui a paru l'année suivante, eut exactement le même sort : un crack à deux ans, promis, semblait-il, aux plus hautes destinées et annihilé l'année suivante par la même infirmité que son aîné. Un peu discréditée par ces deux déchéances, la production de Maintenon s'est relevée en 1893 et 1894 avec Diderot et Dorrit, deux bons chevaux qui ont montré à trois ans la même qualité qu'aux débuts de leur carrière. Mais il n'en est pas moins vrai qu'avant Brumelli aucun de ses produits n'avait encore réussi à gagner une course classique. Le plus heureux, Diderot, n'avait à son actif que le prix Greffulhe et une seconde place dans le prix du Jockey Club derrière Sardanapale. Durant les cinq premières années, de 1910 à 1914, les produits de Maintenon ont gagné un total de 954.740 francs.

Brume, la mère de Brumelli, est un des premiers produits de Prestige. Elle a fini deuxième dans le prix de Diane de 1916 et gagna au cours de sa carrière 40.160 francs. Prestige, qui devait produire l'un des meilleurs chevaux de notre époque, a eu une carrière assez terne pendant ses premières années au haras. En dehors de Brume, Gloster et Reindeer sont ce qu'il a produit de mieux jusqu'à l'heure où apparut Sardanapale. Ce dernier fournit à lui seul 1.105.145 francs sur les 1.468.052 francs qu'ont gagné ses produits de 1910 à 1914. Son propriétaire l'a fait passer en vente à Deauville et l'a laissé partir pour moins de 20.000 francs l'avant-veille du jour où débuta Sardanapale.

Brumelli ne s'est mesurée jusqu'à présent qu'avec des animaux de son âge. Il nous reste à la voir aux prises avec des représentants autorisés des générations précédentes. Cette rencontre, si elle se produit, sera l'événement capital de la saison qui s'ouvre. Les jeunes n'ont guère brillé jusqu'ici dans leurs rencontres avec leurs aînés, mais Brumelli peut-être vengera sa génération. Il peut y avoir des ressources insoupçonnées chez un animal qui n'a pas encore été battu. Les meilleurs représentants de la génération précédente sont incontestablement Antivari et Teddy, comme La Farina est non moins incontestablement le meilleur vétéran. Nous ne reverrons pas Teddy dont la carrière de course est terminée, mais nous aurons La Farina sauf accident, et peut-être aussi Antivari.

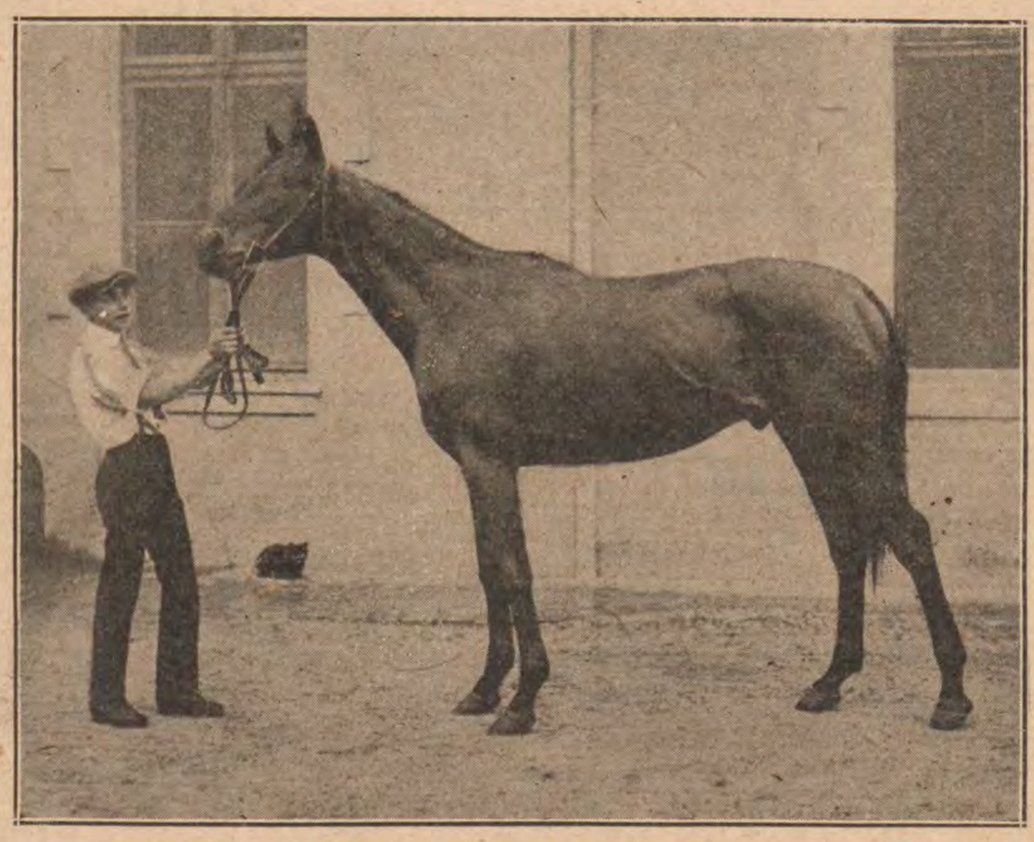
Teddy a battu La Farina le jour de leur commune rentrée, au mois de juin, plus facilement que ne l'a fait Sardanapale dans le Grand-Prix de 1914. Mais nous nous garderons bien d'en conclure qu'il est meilleur, ou même du même ordre que son illustre devancier. L'ensemble de sa carrière ne permet pas de le croire. Le La Farina qu'il a battu n'était pas très vraisemblablement le même La Farina que Sardanapale a rencontré. Il était en très bonne condition, c'est entendu, mais cela ne veut pas dire qu'après une entorse et trois ans d'absence il avait gardé intégralement sa valeur d'antan. Nous avons, comme indications, la course de Le Corsaire et Frileux III, qui l'ont approché cette année. Dans ses bons jours il y avait très certainement entre eux et lui un écart beaucoup plus considérable. Rappelons-nous d'autre part qu'il a échoué le jour de sa rentrée en 1914 et qu'il a été battu la fois suivante par Listman. Ce n'est qu'ensuite qu'il a trouvé la pleine possession de ses moyens. Qu'il ait suivi cette année la même voie, rien de plus naturel. Il est bien difficile de ne pas croire à sa supériorité intrinsèque quand on examine sa carrière et celle de son heureux rival Teddy. On ne peut oublier sa brillante campagne de 1914, sa lutte mémorable contre Sardanapale et l'énorme écart qu'il y avait entre eux et le gagnant du Derby anglais Durbar, qui était pourtant un bon cheval. Teddy aussi est un bon cheval, mais on n'aperçoit rien dans sa carrière qui dénote l'animal exceptionnel. Il a battu Spirt et Meiggs à Saint-Sébastien, Yverdon, Triomphant et Jus d'Orange à Moulins, puis a échoué à Mont-de-Marsan contre Antivari et Sans-le-Sou.

Il est très regrettable qu'un accroc l'ait mis définitivement hors de combat. On aurait aimé le revoir avec La Farina et aussi avec Antivari, qui l'a battu à l'automne. Le poulain du roi d'Espagne, que cette victoire avait placé très nettement en tête de sa génération, a reparu en juin dans le prix de l'Horloge qu'il a gagné dans des conditions méritoires et significatives. Il reste sur la position conquise.



LE VÉTÉRAN DU MEETING

La Farina, al., 6 ans, par San Souci II et Malatesta, au baron Ed. de Rothschild, entraîné par J. C. Watson.



LE RIVAL DE BRUMELLI

Sandy Hook, pn. b., 3 ans, par Rock Sand et Tangle, à M. F. R. Hitchcock.

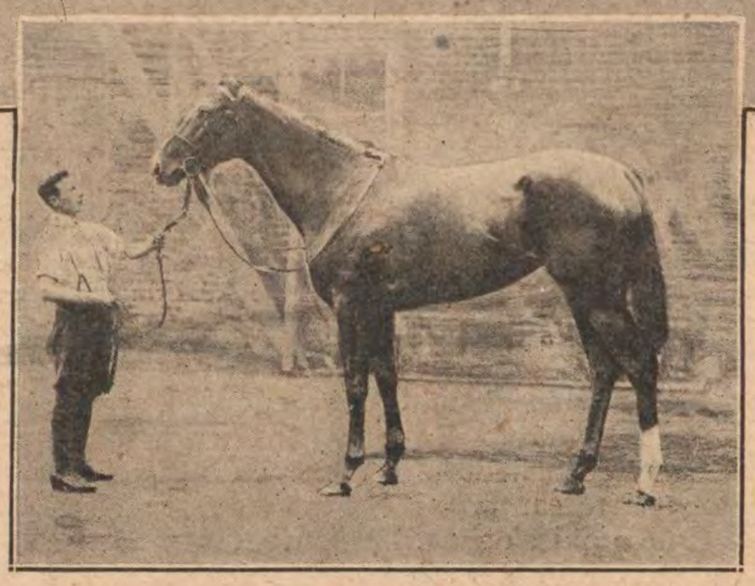
LA REPRISE DES COURSES EN ANGLETERRE DERBY ET OAKS

Le résultat du Derby et celui des Oaks ne nous a rien appris de bien nouveau. Le Derby a été gagné par Gay Crusader qui avait remporté les Deux mille Guinées en avril. Les deux premières des Mille Guinées se sont retrouvées en tête dans les Oaks, mais dans l'ordre inverse, c'est-à-dire Sunny Jane devant Diadem. Le fait capital de la saison en Angleterre, ce n'est pas précisément le résultat du Derby, c'est qu'il y ait eu des courses et un Derby. L'interdiction dont les courses avaient été frappées en avril a été levée en juillet et les deux grandes courses classiques ont été disputées, la première le 31 juillet et la seconde le 2 août. Ainsi la tradition — une tradition vieille de 137 ans — n'a pas été rompue.

Il n'y a pas moins de 137 ans, en effet, que le Derby se court régulièrement chaque année. Sa fondation date de 1780 et celle des Oaks de 1779. Les deux courses ont été disputées invariablement à Epsom, jusqu'en 1915, où en raison des circonstances on a dû les transférer à Newmarket, ou plus exactement faire disputer à Newmarket sous la dénomination de New Derby et New Oaks

LE DEPART

Le New-Derby disputé à Epsom a été remporté par Gay Crusader qui a battu de quatre longueurs Dansellon, 2e, devant Dark Legend et Invincible.



GAY CRUSADER

Gay Crusader, gagnant du New-Derby, avait gagné les Deux Mille Guinées en avril.

DU NEW-DERBY

deux courses similaires. Les 1.000 livres formant l'allocation du New Derby ont été fournies cette année-là par Lord Derby. Comme exemple de la force des traditions, il faut noter le rôle joué par le Lord Derby actuel dans le maintien d'une course dont le Lord Derby de 1780 a été le fondateur et le parrain. Cette année encore, d'ailleurs, Lord Derby a servi très heureusement la cause des courses et on peut dire, qu'indirectement, il a sauvé, encore une fois, la course qui porte son nom. Entre le gouvernement dont il fait partie et le Jockey Club dont il est un des membres influents, sa situation était sans nul doute très délicate, mais elle avait aussi ses avantages. Ayant sa place dans les deux camps il était leur truchement matériel, et mieux placé que personne pour faire aboutir un compromis équitable. Le Jockey Club lui a du reste, dans la séance où a été consacré le nouveau régime, rendu un solennel hommage. Le compromis intervenu prévoit un nombre de journées de courses limité, mais légèrement supérieur à celui qui avait été arrêté originairement avant l'interdiction. On ne pouvait raisonnablement espérer mieux.

Le fondateur du Derby l'a gagné en 1787, mais ses successeurs y ont été invariablement malheureux depuis. Cette année, Lord Derby y avait engagé un demi-frère de Phalaris, Hainault, qui avait gagné assez brillamment sa course de début ; mais il est probable qu'il a été jugé moins bon que sa camarade d'entraînement Diadem, car son propriétaire a déclaré forfait pour lui quelques jours avant la course. Diadem a fini cinquième, derrière Invincible qui était quatrième comme dans les Deux mille Guinées. Gay Crusader a gagné de quatre longueurs, tandis que les trois chevaux qui le suivaient : Dansellon, Dark Legend et Invincible, passaient le poteau à une tête l'un de l'autre. Douze jours auparavant Invincible avait battu Dark Legend d'une tête avec un avantage de cinq livres. Cette concordance des deux résultats est pour l'ensemble de la course un gage de régularité. Gay Crusader a été sérieusement monté à un certain moment du parcours et Dark Ronald a paru le gagnant probable, mais la situation a changé vers la fin, et le gagnant a remporté en fin de compte une victoire extrêmement facile. Ce qu'il a fait jusqu'ici ne permet pas de dire s'il a toute la qualité de son père Bayardo, mais il est assurément plus heureux que lui. Bayardo, bien qu'il n'ait pas gagné le Derby, n'était pas seulement le meilleur sujet de son année, c'était un cheval de tout premier ordre. Sa mort, survenue au mois de mai dernier, apparaît aujourd'hui plus que jamais regrettable. La mère de Gay Crusader, Gay Laura, est née en 1909. Elle n'avait donc que cinq ans à la naissance du champion de cette année. Comme la mère de Bayardo, Galicia, elle, est issue d'une fille de Galopin (Galeottia). C'est là le point caractéristique du pedigree de Gay Crusader.

Diadem, après sa course honorable dans le Derby, s'est fait battre le surlendemain dans les Oaks par une compagne d'entraînement de Gay Crusader, Sunny Jane. Dans les Mille Guinées, elle avait eu raison de cette même Sunny Jane, mais non sans difficulté. et peut-être sur une distance un peu plus longue le résultat ce jour-là aurait-il pu être différent. Telle avait été du moins l'impression d'un grand nombre de spectateurs, et le résultat des Oaks semble la confirmer. Sunny Jane fait honneur à la descendance de Sceptre.

La célèbre jument (qui a passé en vente en juillet et a été adjugée 2.500 livres avec son foal), est en effet la mère de Maid of the Mist qui a produit Sunny Jane et l'un des meilleurs deux-ans de cette année, Skyrocket, tous les deux avec Sunstar.

STUART.

TRAIN SUPÉRIEUR, TRAIN INFÉRIEUR

Par l'Aide-Major B...

TOUTE LA LUTTE POUR L'IDÉE SPORTIVE SE RÉSOUD DANS LE MATCH QUE SE LIVRENT LE TRAIN SUPÉRIEUR ET LE TRAIN INFÉRIEUR : CELUI-CI DOIT L'EMPORTER.

Le docteur Tissié, de Pau, un maître incontestable ès éducation physique, divise schématiquement l'individu en deux segments physiologiques ou plus exactement utilitaires :

Le *train supérieur*, train individuel.

Le *train inférieur*, train social.

Il y a, dans ce schéma, mieux qu'une vue de l'esprit. Il répond à la réalité pratique des faits et mérite d'être connu des sportifs, car il permet, en faveur du sport et s'il en était besoin, une argumentation de plus.

Le train inférieur, train social, pourrait être dit commun. Par lui l'homme se déplace : c'est la première amorce entre la nature et la vie de relation. Tout le monde marche, court et saute, plus ou moins bien, mais l'acte initial s'effectue dans un mouvement relativement égalitaire

Le train supérieur, train individuel, permet la spécialisation. Il possède, pour la masse, des caractéristiques communes, des mouvements « sociaux » comme le train inférieur. Le manger et le boire sont des gestes automatiques et celu qui « lève le coude » est — hélas ! — légion. Mais ici, avec le train supérieur, l'individualisme se manifeste nettement. C'est par un entraînement spécial de certains groupes muscu-

L'ENTRAINEMENT DE NOS JEUNES OFFICIERS A L'ATTAQUE

La course à pied, enseignée par les moniteurs de culture physique, prépare nos combattants à leur rôle de guerre. L'idée sportive a enfin triomphé des préjugés de jadis, et c'est l'un des rares bienfaits du conflit universel.

laires, commandés par certaines cellules nerveuses, que l'ouvrier du système Taylor obtient un rendement maximum.

Grâce aux organes de préhension le perfectionnement cinématique est, ici, poussé extrêmement loin; les mains permettent une véritable gamme de mouvements et l'habitude crée la virtuosité.

En partant du schéma de Tissié, dont l'évidence est manifeste, nous pouvons, en matière d'Education Physique, tirer d'importantes déductions.

Le rôle du train inférieur est considérable, puisqu'il est l'origine de la principale manifestation de l'activité humaine, le déplacement, condition presque initiale du mouvement.

C'est donc un des segments du corps qui doit être plus particulièrement « poussé » par l'Educateur.

Et si la culture du corps, l'entraînement des troupes sont un sujet d'actualité, il est bon de rappeler que, dès longtemps, les principes auxquels nous faisons allusion ont été reconnus et proclamés par des chefs fameux. Condensons cet historique dans la phrase du maréchal de Saxe : « C'est dans les jambes que réside le secret des manœuvres des armées. » La guerre n'est plus au mouvement, momentanément du moins, mais elle présente, en dehors des périodes de « cristallisation » des phases d'activité où toute l'importance du train social reparaît. La vie dans les tranchées, la garde de secteurs dits de tout repos ont un aboutissant inéluctable, l'offensive, l'assaut, l'avance liée au bon fonctionnement de l'appareil locomoteur.

Il semble que ces vérités ne soient plus bonnes à dire tant elles voisinent la banalité. Elles sont nécessaires pourtant à rappeler. Je ne veux pas écrire, La Fontaine me devance et me dépasse, la fable des Membres et de l'Estomac, mais la querelle anatomique n'est pas une boutade. Le camp des trains supérieurs poursuit la lutte contre les trains inférieurs et la question mérite de nous arrêter.

Les masses musculaires du train individuel ont tiré l'œil depuis la plus haute antiquité, précisément parce qu'en dehors de prédispositions naturelles extrêmement rares, elles sont acquises anormalement, et constituent l'exception.

Les levers de poids sont rares dans l'existence et le grimper plus encore. Quoi d'extraordinaire dès lors à ce que les masses musculaires productrices de ces actes présentent une atrophie régressive? L'organe pour l'organe. Dans quelle circonstance, l'hercule peut-il faire montre de sa force? En terrassant l'auroch, mais c'est un spécimen qui s'éteint. Et l'hercule est obligé de recruter ses admirateurs sur les places publiques, avec renfort d'orgue de Barbarie, ou dans des vases clos où il exhibe sa musculature en petit comité.

Ces hypertrophies du train supérieur ont-elles, tout au moins, une utilité physiologique? Pas davantage. La cage thoracique n'est pas fonction de la gangue musculaire qui la bride, et le développement pulmonaire utile s'obtient plutôt par quelques mouvements de souplesse combinés avec une éducation respiratoire. L'oxygénation même, la suractivité cardiopulmonaire, la ventilation sont plutôt liés au travail des membres inférieurs. Cette loi physiologique est indiscutable.

Nous voici donc amené à la conclusion pressentie : pratiquement, utilitairement. le train inférieur l'emporte sur le supérieur.

Et c'est pourquoi il doit être l'objet d'un entraînement spécial. Pendant de longues années la marche fut la principale, voire même la seule préparation physique donnée aux troupes. Celles-ci doivent maintenant être éduquées à l'école sportive. Il y a loin, nous en convenons, de la chaussure à pointe au godillot, de la piste en cendre au « billard » éventré de trous d'obus, mais le geste est le même et la supériorité ira, tout naturellement, à celui qui l'aura le mieux travaillé. Le rapprochement des images s'impose. Différence d'habillement, différence de charge, mais clichés superposables. Sprinters au départ, zouaves chargeant, bond du « start », bond de tirailleur. Et devant l'obstacle, le sauteur d'habitude franchira d'un bond, par réflexe, tandis que l'homme inhabitué hésitera le court instant qui suffit pour rencontrer la balle ou l'éclat.

Et, quand on objecte au sport sa spécialisation, c'est que l'on méconnaît un de ses principaux avantages, celui d'être un éducateur du train inférieur de Tissié, la base même de toute éducation rationnelle.

Il permet en outre — nous nous plaçons toujours au point de vue guerre — de compléter l'homme et de trouver à chacun sa véritable place au combat. On connaît la nouvelle formation adoptée dans l'infanterie. Elle comprend des spécialistes et des « bons à tout faire », lesquels répondent à la dénomination plus militaire de voltigeurs. Le voltigeur, son nom l'indique, est un organe sans cesse en mouvement : c'est le pion de l'échiquier.

Parmi les spécialistes véritables, s'il en est dont la caractéristique est représentée par l'arme, F. M. ou V. B., il en est d'autres qui doivent à leur geste, et rien qu'à lui, leur place dans la bataille; nous voulons parler des grenadiers.

Telle est l'esquisse donnée par le règlement. Si nous l'analysons en détail, nous voyons que malgré tout le mal qu'on veut bien, dans certains milieux, penser et dire du sport, c'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir la mise au point du combattant.

La qualité primordiale du nouveau dispositif est son extrême mobilité qui dépend de deux facteurs nettement sportifs, nettement « train inférieur », la souplesse et la vitesse. La force est beaucoup moins nécessaire; seul un des équipiers mitrailleurs en a besoin — et encore — pour le transport de l'arme pendant un temps relativement court.

Le lancement de la grenade est purement sportif. La vérification est constante que l'engin est lancé longtemps, vite, loin et juste, quand le jet est ample, articulaire et non musculaire.

Le combat à la baïonnette, le corps à corps sont à l'avantage de l'agile : la précision l'emporte sur la robustesse.

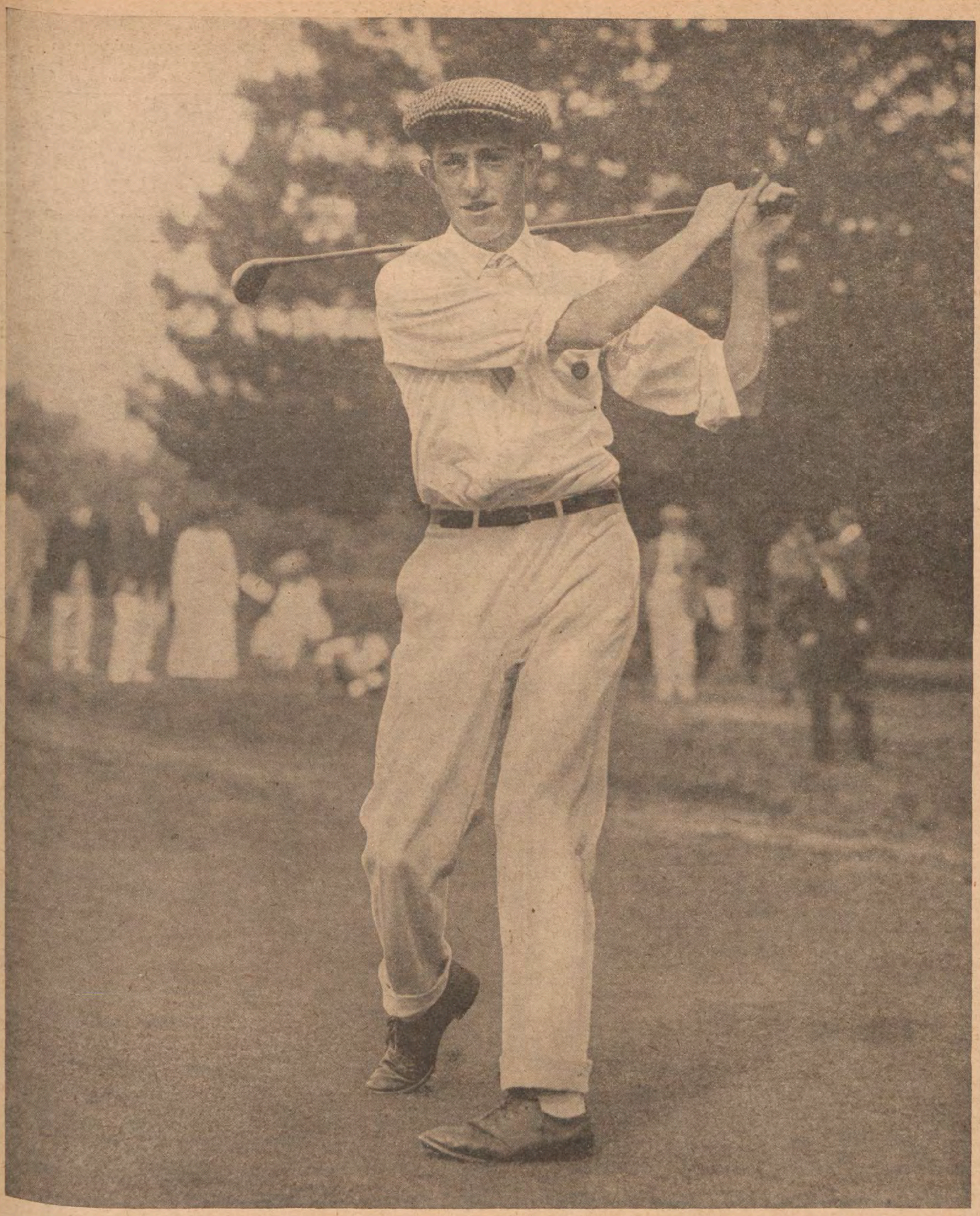
Et je cherche vainement dans la guerre — application définitive — quelque chose qui soit « train supérieur ». La résistance? Mais nous savons que l'entraînement est susceptible de la procurer à toutes les constitutions et nous n'ignorons pas qu'elle est fonction du souffle, facteur pulmonaire, facteur sportif par excellence.

Moins intransigeant que les antisportifs, nous ne crierons pas « à bas quelque chose », mais « vive tout ». Vive ce qui est mouvement, méthode quelconque, parce qu'au demeurant, l'imperfection est supérieure à l'abstention.

Mais nous garderons la préférence à l'athlétisme, en général, à la course en particulier, qui est bien le plus complet, le plus proche de la guerre, de tous les exercices physiques.

Pétain l'a déjà dit. Nous souhaiterions qu'il le répétât avec la vigueur qu'on lui connaît.

L'AIDE-MAJOR B...



FRANCIS OUIMET CHAMPION DE GOLF

Le fameux golfer amateur Francis Ouimet, que nous avons vu disputer avec succès une épreuve en France, vient de s'attribuer à nouveau le championnat d'Amérique de l'Ouest, devant Kennett Edwards.

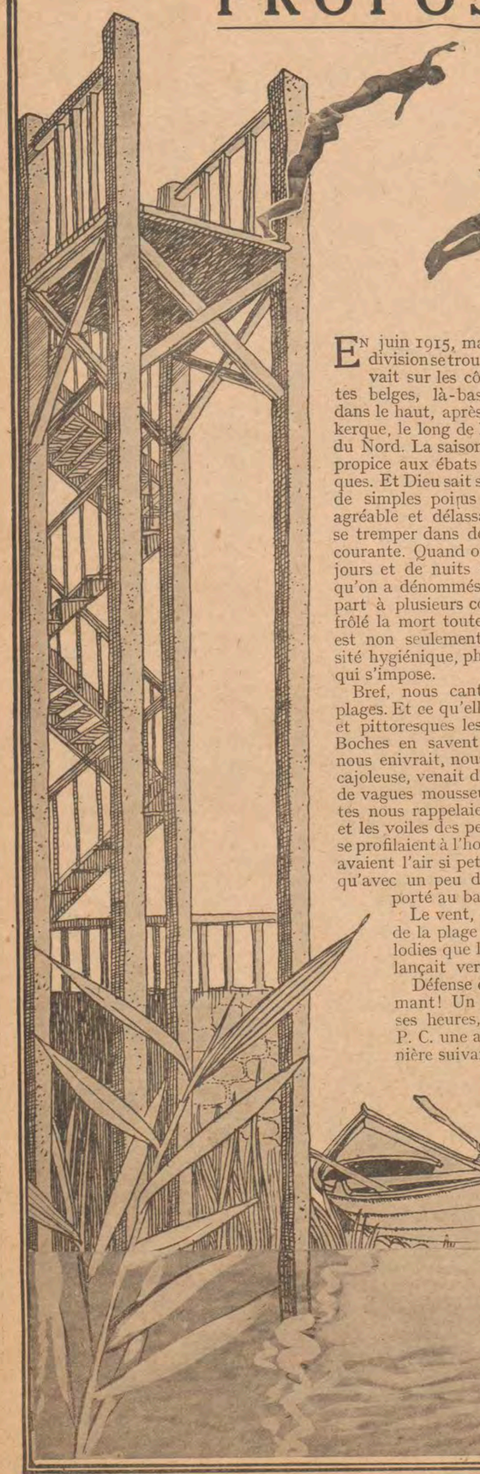
UN CHAMPIONNAT DE GOLF

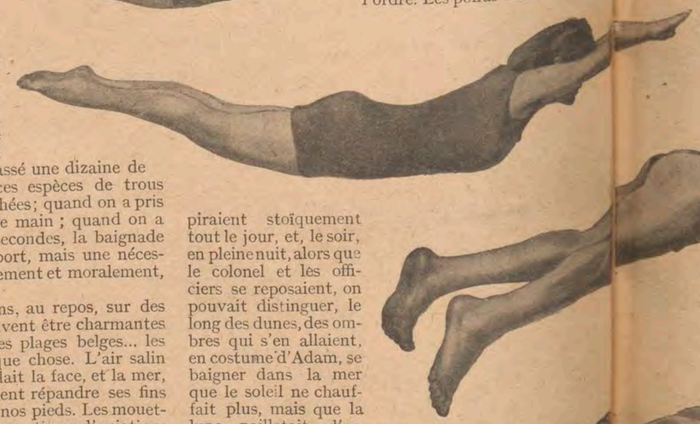
Francis Ouimet, de Boston, vient de s'attribuer la victoire en battant Kennett Edwards, de Chicago, dans la finale du championnat amateur de l'Ouest, disputé à Chicago le mois dernier. Les meilleurs joueurs participaient à la compétition qui réunissait : John G. Anderson, de New-York ; Jesse Guelford, champion du Massachusetts ; Jack May, champion d'Argentine, et quatre autres anciens titulaires du titre. Rarement on avait vu aux prises un ensemble de golfers plus remarquable. D'ailleurs les résultats le prouvent. Dans les rencontres, pas un seul joueur ne mit plus de 72 coups pour accomplir les 6.503 yards du parcours. Edwards, pendant les éliminations, sembla supérieur à Ouimet, toutefois vers la fin il parut être surentraîné et perdit un peu de son adresse : les deux finalistes furent victimes chacun d'incidents de parcours et tandis qu'Edwards préférait jouer serré, Ouimet n'hésita pas à tenter le sort et réussit.

PROPOS AQUATIQUES

Par Henry DECOIN

LA NATATION EST L'UN DES SPORTS NATURELS ET SIMPLES QUE TOUT FRANÇAIS DEVRAIT PRATIQUER DÈS SON ENFANCE





En juin 1915, ma division se trouvait sur les côtes belges, là-bas, dans le haut, après Dunkerque, le long de la mer du Nord. La saison était propice aux ébats nautiques. Et Dieu sait si pour de simples poilus, il est agréable et délassant de se tremper dans de l'eau courante. Quand on a passé une dizaine de jours et de nuits dans ces espèces de trous qu'on a dénommés tranchées; quand on a pris part à plusieurs coups de main ; quand on a frôlé la mort toutes les secondes, la baignade est non seulement un sport, mais une nécessité hygiénique, physiquement et moralement, qui s'impose.

Bref, nous cantonnions, au repos, sur des plages. Et ce qu'elles peuvent être charmantes et pittoresques les petites plages belges... les Boches en savent quelque chose. L'air salin nous enivrait, nous roulait la face, et la mer, cajoleuse, venait doucement répandre ses fins de vagues mousseuses à nos pieds. Les mouettes nous rappelaient les meetings d'aviation; et les voiles des petits bateaux de pêche, qui se profilaient à l'horizon et que le vent gonflait, avaient l'air si petites, dans le lointain bleu, qu'avec un peu d'imagination on était transporté au bassin des Tuileries.

Le vent, par instant, nous apportait de la plage voisine des bouffées de mélodies que la « Nouba » des Tirailleurs lançait vers l'Orient...

Défense de se baigner! C'était charmant! Un de mes amis, humoriste à ses heures, avait placardé non loin du P. C. une affiche manuscrite de la manière suivante : « Tout homme qui sera surpris en train de se laver sera puni de 8 jours de prison... » Et les poilus, braves hommes, assis dans le sable, brûlés par le soleil, dissertaient philosophiquement sur les beautés et les bienfaits de l'eau salée.

Défense de se baigner! Personne ne discutait l'ordre. Les poilus transpiraient stoïquement tout le jour, et, le soir, en pleine nuit, alors que le colonel et les officiers se reposaient, on pouvait distinguer, le long des dunes, des ombres qui s'en allaient, en costume d'Adam, se baigner dans la mer que le soleil ne chauffait plus, mais que la lune pailletait d'argent.

Résultat : à l'appel du matin, quelquefois, des hommes manquaient! Et pour cause...

Il eût été pourtant facile d'organiser des baignades en plein jour sous la surveillance de quelques gradés et de nageurs reconnus bons.

Quand donc tout soldat libéré du service militaire saura-t-il nager ?

. . . . . .

Tenez, voici une autre histoire, une histoire vraie. C'est toujours au front que cela se passe. Il n'y a que là, d'ailleurs, que les histoires sont jolies. A l'arrière, après deux jours de permission, on sent l'odeur de « renfermé ». — Dans une nation en guerre il y a deux mondes : l'avant, l'arrière...

Ecoutez mon histoire et vous verrez le bienfaits du sport.

Un jour, — il y a longtemps de cela, — il y eut une attaque. — Depuis, évidemment, il y en a eu des attaques! Mais celle-là, ce fut une attaque comme toutes les attaques, sauf que derrière les Français coulait limpide et calme un fleuve qu'ici je ne puis nommer.

On se battit ferme pendant des heures et des heures. Cela dura, je crois, 19 heures en tout. Les Français se battirent... comme des Français! Combien depuis la guerre avons-nous vu de Léonidas qui, pour obéir aux lois de leur patrie, résolurent de se faire tuer avec leurs hommes plutôt que de reculer! Donc, les Français se battirent tout le jour. Puis, lentement, la nuit arriva. La bataille continua. Ce fut lugubre. On ne se voyait plus; on se sentait seulement. Dans l'obscurité, les lueurs que faisaient les obus en éclatant éclairaient sinistrement les faces des hommes qui se battaient.

Puis il arriva ce qui arriva : les Français moins nombreux, — à cette époque, — et qui avaient tenu tout le jour pour attendre la nuit abandonnèrent la position. Ils reculèrent tactiquement. Et, comme toujours, le recul fut aussi difficile que l'avance.

Cette fois-là, ce fut encore plus dur que les autres fois, car, — je l'ai dit, — derrière la ligne française était un fleuve. En guerre, vous le savez, on traverse les fleuves au moyen de ponts de bateaux. Les Français traversèrent le fleuve, en continuant de se battre. Tout alla bien, très bien, jusqu'au moment où un obus vint éclater superbement en plein milieu du pont, qui était fait de bateaux, et qui, naturellement, se partagea en deux parties, très distinctes l'une de l'autre.

Des hommes, des sacs, des fusils, disparurent. Les obus continuaient d'éclater. Des éclats sifflaient. Les balles ricochaient, un peu partout, au hasard, nerveusement. Les officiers qui restaient donnaient leurs ordres. La terre tremblait.

Des pontonniers arrivèrent, et, sous le feu, dans l'eau, travaillèrent à rassembler les deux tronçons du pont.

Dans le fleuve, des formes se débattaient. Le pont fut rétabli. Les Français se battaient toujours. On continua de passer. On passa. De l'autre côté on se réorganisa et grande fut la joie de tous de voir que l'eau n'avait pas concurrencé le feu.

Aucune noyade. Aucune, parce que sur les dix hommes qui tombèrent à l'eau, sept à huit savaient nager. Et cette nuit-là, ils surent nager pour eux et pour leurs camarades.

Le lendemain, des renforts arrivèrent. Les Français, — vous vous en doutiez, — repassèrent le fleuve. Ils le repassèrent si vite et si énergiquement que depuis on a pu, je crois, supprimer les ponts de bateaux pour les remplacer par des ponts de pierres, avec des arches, — de vrais ponts où maintenant les civils et les voitures passent en toute sécurité. La canonnade s'entend, mais tellement discrètement qu'il faut penser à la guerre pour s'en apercevoir...

Cette attaque est un tout petit morceau de la bataille de la Marne, cette grande bataille qui s'est brutalement transformée en victoire, — en grande victoire!

J'étais à Paris le jour de la traversée de Paris à la nage. J'ai vu le départ de l'épreuve; j'ai vu l'arrivée. J'ai suivi, pédestrement, le long des quais, parmi la foule, la performance des nageurs. J'ai vu Paulus! J'ai vu Burgess! Les deux anciens! Ils n'ont pas changé. Toujours chez l'un cette souplesse, cette élégance, cette légèreté; toujours chez l'autre ce rythme immuable, ce mouvement pendulaire lent et puissant, cette allure de gladiateur qui a vaincu la Manche.

Puis j'ai laissé les nageurs pour regarder la foule. J'ai laissé l'arène pour la populace. Et en suivant les quais, parmi la foule, j'ai vu sur les faces des « jeunes », j'ai vu tout le bien d'une pareille épreuve. Je les ai vus courir; je les ai entendus hurler; j'ai vu sur leurs visages l'envie et le besoin d'en faire autant; j'ai vu qu'ils avaient soif de dépenser leur énergie.

Ces jeunes-là sont ceux qui suivent une épreuve sportive comme ils lisent les communiqués...

Et c'est ainsi, en suivant cette foule compacte, en m'immisçant en elle que nous sommes arrivés « elle » et moi à l'Hôtel de Ville, au Châtelet, au Louvre, à la Concorde devant le temple aux colonnades, au Pont-Alexandre, au Trocadéro...

Les concurrents, eux, continuaient inlassablement leur nage au fil de l'eau. Nous arrivâmes tous, « elle », « eux » et moi sur les quais où sont les guinguettes. Puis, j'ai perçu l'effroyable bruit d'un accordéon moulant une chaloupée. J'ai aperçu dans un bouis-bouis, des gosses en casquettes avec aux lèvres des restants de cigarettes danser avec des femmes en cheveux...

Je me suis arrêté. Alors pour voir passer les nageurs, les jeunes apaches aux lèvres imberbes, aux rouflaquettes entreprenantes, sortirent de leurs bouges. L'accordéon se tut. Le débitant, gros homme velu, se mit sur le pas de sa porte et ses bras sur son ventre haussa les épaules.

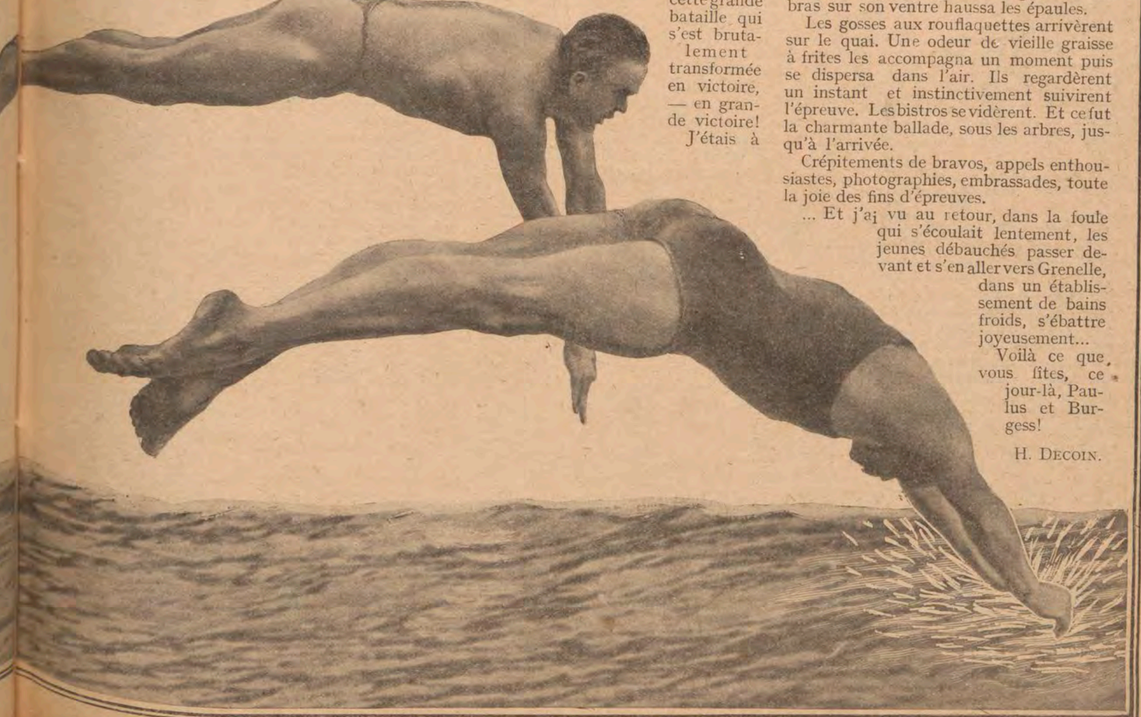
Les gosses aux rouflaquettes arrivèrent sur le quai. Une odeur de vieille graisse à frites les accompagna un moment puis se dispersa dans l'air. Ils regardèrent un instant et instinctivement suivirent l'épreuve. Les bistros se vidèrent. Et ce fut la charmante ballade, sous les arbres, jusqu'à l'arrivée.

Crépitements de bravos, appels enthousiastes, photographies, embrassades, toute la joie des fins d'épreuves.

... Et j'ai vu au retour, dans la foule qui s'écoulait lentement, les jeunes débauchés passer devant et s'en aller vers Grenelle, dans un établissement de bains froids, s'ébattre joyeusement...

Voilà ce que, vous fîtes, ce jour-là, Paulus et Burgess!

H. Decoin.



MARCEL BERTHET
Devenu aviateur, d'abord de reconnaissance, puis de chasse, semble ne pas avoir perdu de sa qualité comme coureur.

ELLEGAARD
Le doyen du cyclisme de vitesse, le Danois Ellegaard est toujours sur la brèche et obtient encore des succès.

WALTHOUR
La fameux et sympathique coureur de demi-fond Walthour victime d'un très grave accident au Parc des Princes.

L'AVENIR DU CYCLISME

Par Henri PÉLISSIER

LE VAINQUEUR DE LA COURSE TROUVILLE-PARIS FAIT LE RÉCIT DE SA VICTOIRE ET DONNE DES PRÉCISIONS SUR CE QUE SERA LE CYCLISME D'APRÈS-GUERRE.

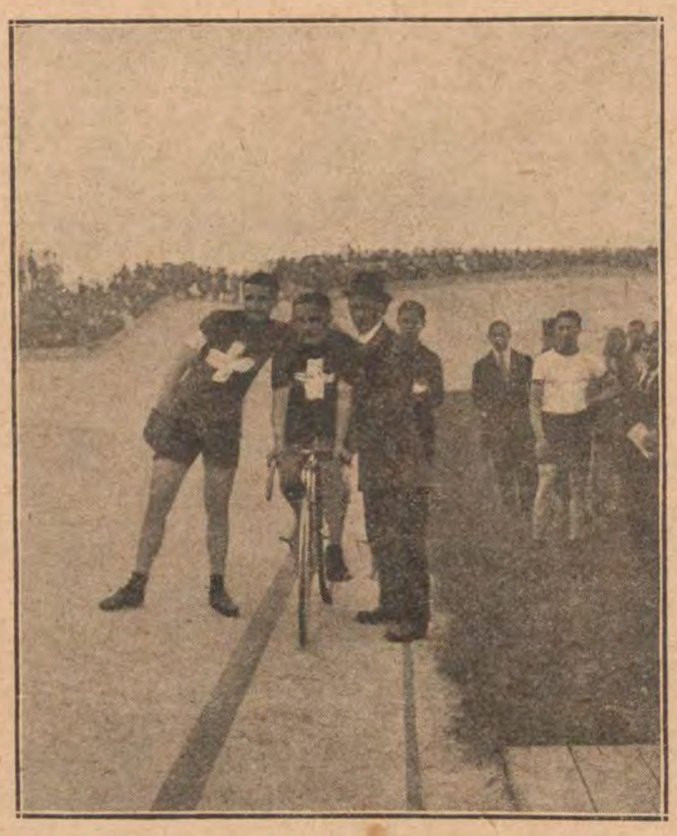
COURIR Trouville - Paris sans grande préparation étant données les exigences militaires, est difficile, mais faire un article pour la *Vie au Grand Air* sans préparation aucune est encore plus compliqué. J'y mettrai certainement plus de temps que pour venir de Trouville à Paris par la route, mais je risquerai moins à l'emballage qui me permettra de mettre ma signature au bas de ces pages.

C'est depuis le mois de novembre 1916 que j'ai repris mon maillot et ma machine de course chaque fois que les autorités m'ont autorisé à m'aligner dans les compétitions. J'ai commencé à courir sur piste et j'avoue que la chance ne me favorisa guère ; je débutai contre le regretté Lapize, tombé glorieusement au champ d'honneur, et le Belge Thys, mon ancien adversaire du Tour de France. Dans cette course, disputée au Vélodrome d'Hiver, je tombe sur la tête et on me relève avec une lésion. Guéri, je constate que cet accident ne m'a pas vacciné contre la guigne. Des chutes, des crevaisons m'empêchaient toujours de défendre mes couleurs avec acharnement.

Stoïquement, j'insistais et finissais par lasser le mauvais sort. Je gagnais, au Parc des Princes, une course de 100 kilomètres derrière entraîneurs, prenant plusieurs tours d'avance. Deruyter était second. Les hasards de la vie militaire me font expédier à Dijon. Là, je continue à courir et je remporte deux succès dont un en faisant équipe avec Pouchois. Je reviens à Paris pour une course d'une heure que le mauvais temps fait disputer au Vélodrome d'Hiver au lieu du Parc des Princes. Je bats les records de guerre et prends un tour à Deruyter et Van den Hove.

Puis ce sont les courses sur route. Je m'aligne dans Tours-Paris, mais n'ai aucun entraînement et suis obligé d'abandonner à Orléans par suite de multiples incidents.

Vient alors la course Trouville-Paris. Je suis engagé, mais jusqu'au dernier moment je crains de ne pouvoir obtenir l'autorisation de mes chefs. Je me trouve à court de forme, je ne suis pas le régime du routier à l'entraînement, je manque de sommeil, toutes conditions défavorables qui m'auraient, avant la guerre, empêché de m'aligner dans une grande épreuve. J'ai cependant l'audace de tenter fortune, malgré la forme de plusieurs de mes concurrents beaucoup plus entraînés.



EGG
Le champion suisse Egg est à l'heure actuelle le plus complet et le plus remarquable des coureurs cyclistes.

Ce que fut la course ? Je vous le dirai en quelques mots. Je prenais un départ très rapide de façon à distancer le plus d'adversaires possible. A la sortie de Lisieux, nous n'étions plus que trois. J'emmenais dans ma roue Juseret et Deruyter. Trouvant que je ne pouvais pas jouer l'entraîneur jusqu'à Paris et constatant que mes deux rivaux n'avaient aucune velléité de mener le train à leur tour, je n'insistais point et l'allure se ralentissait. Un peloton se reformait au bout de quelques kilomètres comprenant 5, 6, 7, puis 9 coureurs, et c'est ainsi que se fit l'arrivée à Paris. J'eus la chance de ne pas avoir le moindre incident de parcours, pas une seule crevaison.

La fin pour le classement se disputa sous forme de course en ligne. Là encore, rien de saillant : en tête aux 200 mètres, je poussai à fond et ne fus pas remonté, terminant avec une longueur d'avance. Jusqu'au bout, Deruyter fut mon plus terrible adversaire.

Le classement était le suivant pour les 200 kilomètres du parcours : 1er Henri Pélissier, en 6 h. 23 m. 29 s. 4/5 ; 2e Marcel Godivier, à une longueur ; 3e Deruyter, à 1/2 longueur ; 4e Ch. Mantelet, à 1/2 roue ; 5e Ch. Juseret, à 1 longueur ; 6e R. Chassot, à 3/4 de longueur ; 7e Masselis, à 1/2 longueur ; 8e A. Noël, à 1/2 longueur ; 9e Bar-

thélemy, à 3 longueurs. Le 10e, Souppeau, venait 4 minutes après, terminant en 6 h. 27 m. 39 s. 2/5 et était suivi à 10 minutes de Van den Hove, etc...

Au sujet de cette épreuve, la *Vie au Grand Air* m'a demandé ce que je pensais de ce que serait le cyclisme après la guerre. Je suis l'un des jeunes des vieux, malgré mes 27 ans, et je semble un vétéran pour les nouveaux qui veulent tâter du sport si passionnant.

C'est dire que je puis parler sans être taxé de partialité, ni par un clan, ni par l'autre. Or, je crois sincèrement que ce seront encore les champions de 1913 et du début de 1914 qui se partageront les victoires futures. Personne, peut-on dire, à l'heure actuelle ne se trouve dans des conditions favorables pour la course. Il en est qui ont plus ou moins de facilités, mais je ne crois pas qu'un seul soit avantagé au point de se réserver de beaux jours pour le moment où l'activité cycliste reprendra. D'autre part, l'éloignement de la piste ou de la route ne rouille pas les jambes autant qu'on peut le supposer. Lorsque je me mis à recourir après plus de deux ans, je fus étonné de constater que je n'avais pas perdu davantage. Ma première course sur route en réalité fut Trouville-Paris. Je vous répète que j'étais à tous points de vue dans le plus mauvais état de préparation. Or, je n'ai peiné à aucun instant et j'ai gagné.

Je suis convaincu qu'après les hostilités, tous les survivants se retrouveront sous les ordres des starters, comme avant le 3 août 1914. Vite, ils feront aussi bien, obtiendont les mêmes moyennes et je ne crois par qu'aucun jeune puisse plus que jadis les inquiéter. Certes nous serons tous un peu vieillis : si les années de campagne comptent double, ce n'est pas pour rien, mais le routier peut fort bien continuer à courir jusqu'à plus de 35 ans.

Dans le sport de vitesse, voyez, ce sont toujours les mêmes: Ellegaard, avec des hauts et des bas, est toujours là. Seul Dupuy

ARTHUR SPENCER

Spencer, Australien âgé de 20 ans, a battu Frank Kramer dans le championnat d'Amérique. Son frère est l'un de ses principaux rivaux.

est devenu un champion, un vrai. Autrement, pas la moindre différence avec avant la guerre.

Un coureur ne s'improvise pas du jour au lendemain. C'est en courant qu'il devient un champion. Or, les conditions actuelles ne sont pas favorables pour ce but. Dans le sport derrière motocyclette, il peut y avoir des révélations, mais nous savons tous que ce n'est pas là le vrai cyclisme et d'ailleurs regardez les résultats dominicaux, ce sont presque toujours les mêmes vainqueurs que naguère.

Je suis certain que le jour où nous nous retrouverons au vélodrome, sans avoir à penser à tant de choses navrantes, nous ne croirons pas qu'une tragédie aussi épouvantable, nous a si longtemps éloignés des émotions cyclistes. Hélas ! combien de nos camarades absents nous rappelleront à la réalité : Lapize, Lafourcade, qui s'ajoutent aux Friol, Hourlier, Faber, Comès !

En attendant, les coureurs de pays neutres peuvent travailler à leur aise. L'un d'eux a prouvé sa valeur et son éclectisme d'une façon particulière. Il s'agit d'Egg qui a abordé toutes les spécialités avec la même fortune. Parmi ses plus brillantes performances, citons son record du monde du kilomètre, départ lancé, en 1 minute 8 secondes 4/5, battant le temps de l'Italien Piani avec 1 minute 9 secondes 4/5. Le premier record sur cette distance était celui du regretté Gougoltz, en 1 minute 15 secondes 3/5, le 1er août 1895 !

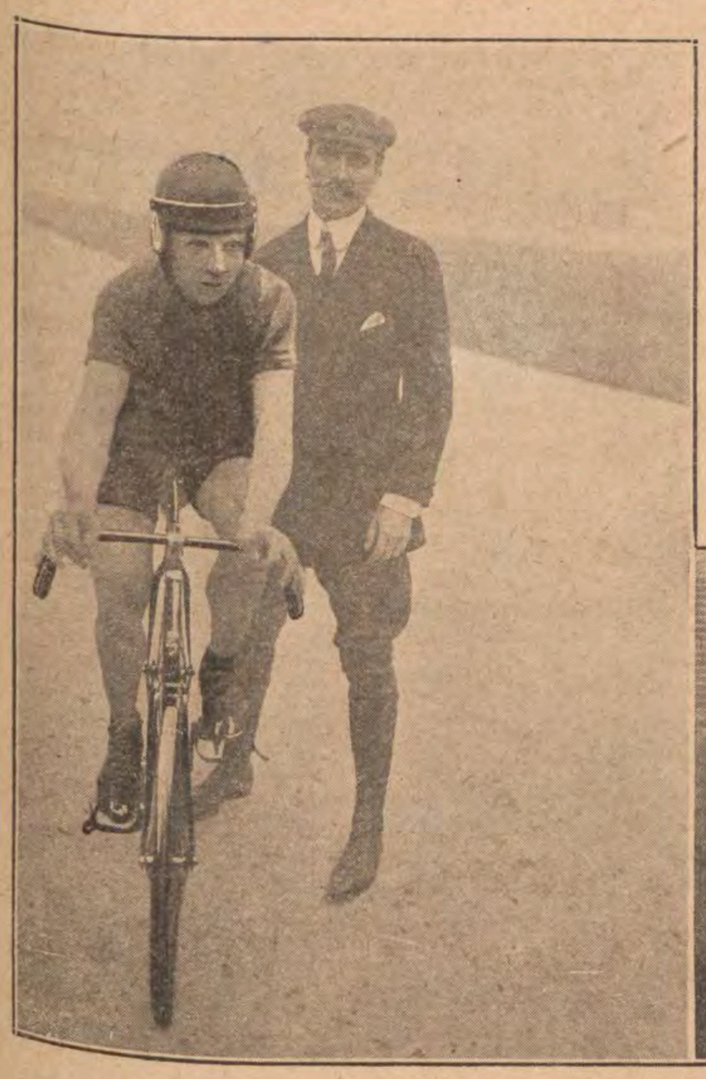
Egg a également couru derrière motocyclette, en vitesse, derrière tandems et sur route. Partout, il a brillé. En Italie, il a disputé une épreuve de 152 kilomètres sur route aux environs de Milan. Il a couvert le parcours à une moyenne de 32 kilomètres à l'heure.

Le champion suisse court beaucoup en Italie où son principal adversaire est l'Italien Belloni, très remarquable athlète. Celui-ci est venu prendre part aux réunions parisiennes, mais n'a pas été retenu autant que les sportsmen l'auraient désiré.

En Amérique, Kramer semble être sur le déclin. Cela lui est permis après sa prodigieuse carrière. Il est détrôné par Arthur Spencer, de Toronto. Lui qui pendant 16 ans n'avait jamais cessé de détenir et de défendre le titre de champion des Etats-Unis, lui dont la valeur n'avait d'égale que la loyauté, a dû s'incliner devant la jeunesse, devant l'aurore qui point. Le 1er juillet à Newarck, dans la course de deux milles décidant du titre, Arthur Spencer gagna devant Alfred Goullet, Franck Kramer et Willie Spencer. Le nouveau champion n'a que 20 ans.

Le classement du championnat d'Amérique s'établit ainsi : 1er Arthur Spencer, 21 points ; 2e Alfred Goullet, 18 points ; 3e Frank Kramer, 9 points ; 4e Bob Spears, 8 points ; 5e Willie Spencer, 5 points ; 6e Francisco Verri, 4 points ; 7e Reggie, Mac Namara, 1 point. Kramer n'a peut-être pas dit son dernier mot.

HENRI PÉLISSIER.



SÉRÈS

Sérès est toujours le champion du demi-fond et conserve la première place parmi les stayers. Il a été suspendu par l'U. V. F. pour entente.

UNE COURSE DE VÉTÉRANS

A partir du 6e, de gauche à droite : Maurice Garin, Lespirès, Muller, assis, Desvages, le capitaine Degraine, Dumenil, Maire.

PETIT BRETON

Le grand vainqueur du Tour de France et de tant d'autres épreuves est au front depuis trois ans et n'a plus couru.

LA RÉUNION DU PARC DES PRINCES POUR TROUVILLE-PARIS

En haut, les demi-finales de la course de vitesse : de gauche à droite, Paul Didier, Badena, concurrents de Perchicot, Trouvé, Pouchois, Martin, Dupuy, Rousseau. La finale donna ce résultat : 1er Ellegaard (au milieu de la page), 2e Pouchois, 3e Dupuy. Au cours de la réunion s'effectuait l'arrivée de Trouville-Paris. Le classement des premiers se fit par une course en ligne, qui fut gagnée par Pélissier (en bas à droite et au dessus en soldat), qui battit Godivier d'une longueur, et Deruyter (à gauche).

LES COURSES SUR ROUTE : TROUVILLE-PARIS

Deruyter et Godivier semblaient être les favoris de la course Trouville-Paris à la suite de leurs succès de la saison, et la victoire leur échappa. Ils finirent derrière Pélissier dont la course fut remarquable : 140 coureurs prirent le départ. A Pont-l'Evêque, au bout de 11 kilomètres, 22 hommes seulement sont dans le peloton de tête. A Lisieux (28 kilomètres), le chiffre est réduit à 15. Aux 50 kilomètres couverts en 1 h. 33, il n'y a plus que Pélissier, Deruyter, Juseret et Chassot. Celui-ci crève bientôt après. Avant Evreux, Mantelet et Barthélemy rejoignent le trio de tête.

A Bonnières, sont ensemble Pélissier, Deruyter, Godivier, Mantelet, Juseret. Godivier est revenu sur les leaders à 19 kilomètres d'Evreux.

Quant à Barthélemy et Chassot, ils sont victimes de crevaison. Chassot revient à Rosny-sur-Seine, suivi de Noël, puis de Barthélemy. Après Mantes, après la côte de Crespières, Masselis colle au peloton de tête.

Et c'est alors l'arrivée au Parc des Princes où Pélissier s'attribue la victoire.

(Voir en page 30 les Impressions de Pélissier.)

QUEL SERA L'AVENIR DE L'ATHLÉTISME

(*Fin.*)

SANS doute il serait vain de vouloir jouer au prophète d'après-guerre.

Ce que sera le sport de demain, ce que sera toute notre vie prochaine échappe aux règles d'une expérience que tout a dérouté. Qu'on y songe, pendant trois ans des millions d'hommes de toutes les races ont été amenés, par suite du cataclysme le plus formidable qu'ait connu l'humanité, à vivre une vie terrible de plein air, blottis en armées au creux des plaines où la mort rôde sans fin. Les pensées qui s'élaborent là, au long des jours et des nuits, seront les forces agissantes de demain. Mais combien la genèse en est incertaine.

Le football, à la fois jeu et athlétisme, offre le précieux avantage d'entraîner à discipliner ses efforts en vue d'un résultat commun. L'apprentissage sportif s'y double d'une initiation sociale à laquelle notre race est quelque peu rétive. C'est dire l'intérêt qu'il y a à développer le goût du football parmi les scolaires.

La tâche n'est pas simple. Le rugby a fait au cours de la guerre des pertes énormes et les équipes, qui devraient prêcher d'exemple et assurer l'initiation des jeunes, sont presque toutes désorganisées. A cette crise incontestable, M. MAURICE MATHIEU, secrétaire général du Stade Français, voit comme remède la propagande :

« Les joueurs de rugby constituent, à mon avis, une elite sportive et par conséquent leur nombre sera toujours restreint. C'est une raison pour que la propagande soit d'autant plus vive. » Cette propagande, où faudra-t-il la faire ? « Auprès des scolaires », répond M. Maurice Mathieu, et il ajoute : « Il faudra également faire auprès du public une publicité bien comprise pour laquelle la *Vie au Grand Air* voudra bien nous aider. »

Certes ! C'est également le problème universitaire qui paraît capital à LOUIS DEDET. Le directeur de l'école de Roches, qui fut si longtemps comme le symbole du football français, écrit :

Il n'y a plus que des tout jeunes. Profitons-en pour tourner tous nos regards et concentrer tous nos soins sur les scolaires ; que le rugby fasse partie — partie principale — de la préparation militaire ; que l'Université soit enfin convertie à la formation par le sport. Si la guerre nous a servi à opérer cette conversion et à rallier sincèrement nos pédagogues officiels, toujours aussi attardés, rétrogrades et rétrécis, elle n'aura pas eu que de fâcheux résultats ! Mais l'œuvre est difficile et a de quoi absorber toutes les activités, toutes les bonnes volontés de l'arrière !

H. AMAND, si longtemps le plus fameux « demi » français, aujourd'hui dirigeant qui sait voir et vouloir, estime que les problèmes à résoudre sont les suivants :

1° Obligation pour les arbitres et les joueurs de connaître les règles (ceci n'a que l'air paradoxal) ; 2° Même obligation pour les spectateurs ; 3° Respect dû à la *fonction* d'arbitre par les joueurs et par le public ; 4° Indépendance de la presse sportive vis-à-vis du souci commercial !

Voici, enfin, l'opinion de MARCEL COMMUNEAU, l'avant puissant qui eut plus d'une fois l'honneur de commander le team national :

LE FOOTBALL, APRÈS LA TRANCHÉE, DEVRA CONQUÉRIR LES ÉCOLES. — TOUS DOIVENT S'Y EMPLOYER.

Pour que le rugby et les sports d'équipes se développent après la guerre, il faut, à mon avis:

1° Une union des fédérations d'amateurs à règlement excessivement strict ;

2° Une union des fédérations professionnelles ou semi-professionnelles ou corporatives ou charitables à règlement excessivement large. Les clubs pourraient inscrire leurs équipes indifféremment dans l'une ou dans l'autre (par exemple rugby aux amateurs, association aux professionnels), ou même avoir une équipe dans chacune (équipe A de rugby aux amateurs, équipe B de rugby aux professionnels). Les joueurs seraient inscrits nominativement pour un an, les clubs pouvant chaque année changer leurs équipes de fédération ou en inscrire de nouvelles après approbation du conseil supérieur ;

3° Championnats de clubs, séparés par fédération, puis par union, puis pour l'ensemble. Liberté absolue pour les matches d'entraînement de jouer avec n'importe quelle combinaison ;

4° Championnats de villes, de régions, du Midi, du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Orient, de l'Ouest, de ceci, de cela, etc., avec recrutement dans toutes les fédérations, avec *obligation absolue* de l'origine de naissance et indépendance du club ou du lieu de stationnement ;

5° Equipes internationales recrutées suivant l'équipe adverse dans telle ou telle union.

Par-dessus l'ensemble un conseil restreint, mais tout-puissant.

En un mot l'Union sacrée de tous les partis sportifs, dans des luttes amicales avec le maximum de rivalités possibles, créées par la différence de situation, d'origine, de tempérament, de nationalité, etc.

Le football-association, qui a peut-être moins souffert de la guerre que le rugby, aura-t-il la même popularité après la campagne ? JEAN DUCRET, joueur entre tous fameux et onze fois capitaine du team national, en est convaincu :

Tout laisse prévoir, après la guerre, une extension considérable du football-association. Comment pourrait-on en douter ? Le nombre des équipes n'a jamais été aussi élevé que depuis le début des hostilités. De nouveaux clubs se sont fondés, les jeunes se sont formés. D'autre part, nos poilus sportifs ont au front fait des adeptes. J'ai moi-même joué au Bois Leprêtre, à quelques centaines de mètres des Boches. Tous les régiments ont maintenant leurs équipes de football. Ces pratiquants nouveaux sont de nombreuses et peut-être brillantes recrues qui, si elles ne pratiquent plus, formeront des « galeries » bien fournies. L'association prendra, selon moi, une place prépondérante et se placera au même niveau que le rugby qui semblait l'avoir pour un temps éclipsée.

Quant à HENRI BEAU, qui fut le plus prestigieux gardien de but jusqu'à la venue de Chayriguès, il envisage le grave problème des fédérations :

Que faudra-t-il faire pour le football-association après la guerre ? Mais c'est bien simple : continuer intensivement la propagande qui doit amener à la pratique du sport national français toute notre jeunesse, organiser de belles épreuves et de grands matches destinés à attirer le grand public ; voilà le grand moyen.

Le groupement actuel des clubs en différentes fédérations dirigées par un pouvoir central crée une émulation salutaire, à la condition que ce pouvoir central sache imposer l' « union sacrée » et en attendant que nous comprenions enfin que tout progrès sérieux est tributaire de cette formule : une fédération par sport, et de son application sérieuse et exacte.

GEORGES BAYROU, un des très bons joueurs français, célèbre par son énergie d' « accrocheur », actuellement vice-président de l'U. S. F. S. A. et suprême « dirigeant » de sa région, le Languedoc, souhaite qu'on fasse un effort en faveur des jeunes, et demande qu'il soit établi des catégories d'épreuves différentes suivant les âges des participants.

HENRI JOORIS, président de la Commission de football-association du Comité du Nord de l'U. S. F. S. A., envisage les problèmes pratiques qui se poseront pour les clubs :

Pour pratiquer le beau jeu d'association il faut surtout, à de bons joueurs : 1° des terrains réguliers, larges, soigneusement roulés, qui permettent le contrôle absolu de la balle et un jeu clair aux combinaisons les plus scientifiques; 2° des entraîneurs avertis et compétents.

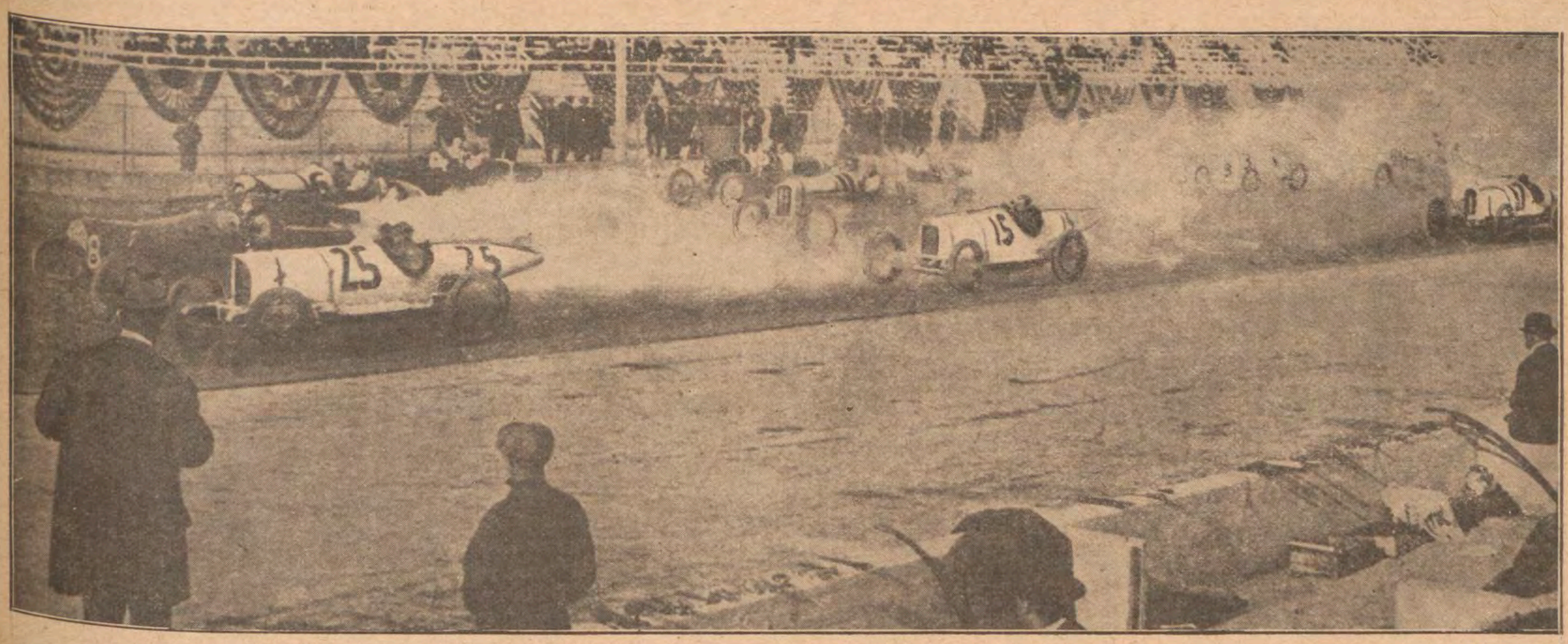
Les municipalités, converties par les exploits combien glorieux de nos héroïques équipiers à la nécessité de la propagation des sports athlétiques, devront mettre à la disposition des clubs des terrains à des conditions avantageuses, ce qui permettrait à ceux-ci de se relever financièrement avec plus de rapidité.

L'exemple fut donné par la municipalité rouennaise accordant au F. C. Rouennais le superbe terrain des Bruyères à des conditions extrêmement modiques.

Enfin M. ALBERT FORT, du Comité de Paris de l'U. S. F. S. A., prévoit tout un programme d'une efficacité certaine :

Propagande inlassable dans tous les établissements d'instruction publique de France, berceaux des futurs footballeurs. Etude des meilleurs moyens à employer pour la rendre effective ainsi que pour intensifier la pratique du football-association dans les régiments, pépinières de dirigeants et de spectateurs. Démarches auprès des pouvoirs publics de tous les degrés pour obtenir leur appui, des subventions, leur présence aux matches importants, la création de terrains de jeux, etc... Organisation, chaque saison sportive, de matches internationaux, interfédéraux, etc... aussi nombreux que possible mais assez espacés. Création d'un nouveau journal sportif quotidien ou, au moins, bi-hebdomadaire, et, surtout, développement considérable de la rubrique sportive des journaux politiques. Assurance pratique contre les accidents...

Indépendamment des efforts et des bonnes volontés des convaincus d'autrefois, qui réaliseront, nous en sommes sûrs, l'entente cordiale après la guerre, il faudra compter aussi, pour la diffusion du sport — maints faits nous en donnent la promesse — sur le prosélytisme des innombrables spectateurs des matches joués dans les cantonnements aux jours de repos, sur l'initiation qui est allée convaincre, tout près du front, les braves poilus des tranchées.



Earl Cooper remporte la victoire dans le Derby de Chicago, disputé sur 250 miles. Il couvrit la distance en 2 h. 25 m. 28 s. à la vitesse de 103 miles à l'heure, battant Ralph Mulford.

Tom Cannon, l'ancien jockey célèbre, devenu entraîneur, vient de mourir.

F. H. Falls, coureur américain, spécialiste du mile, a couvert la distance en 4 m. 15 s. 4/5.

Le routier Lafourcade s'est tué comme aviateur, ses bombes explosant à l'atterrissage.

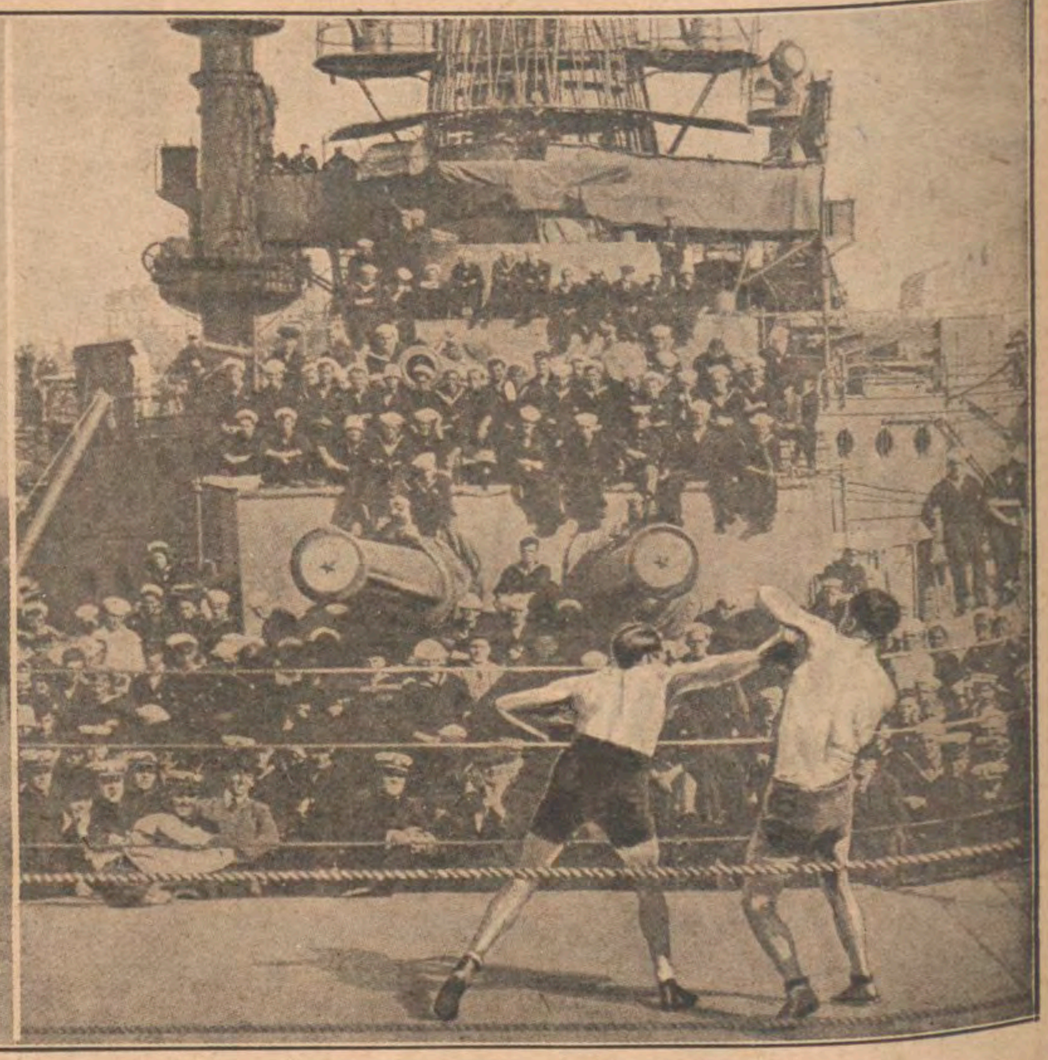
Le jockey Doux a quitté le turf pour l'aviation. Pilote de triplace, il a été cité à l'ordre du jour.

Quatre champions anglais : Hoare (cricketer), Wye (boxeur), Gordon (cricketer), Applegarth (coureur à pied).

Suter et Larue qui ont gagné au Parc des Princes la course de 50 kilomètres à l'américaine derrière motos.

LE TRIMESTRE SPORTIF

Les cavaliers américains s'entraînent à la guerre de mouvement. En attendant, ils donnent sur ce cliché une belle preuve du saut collectif.



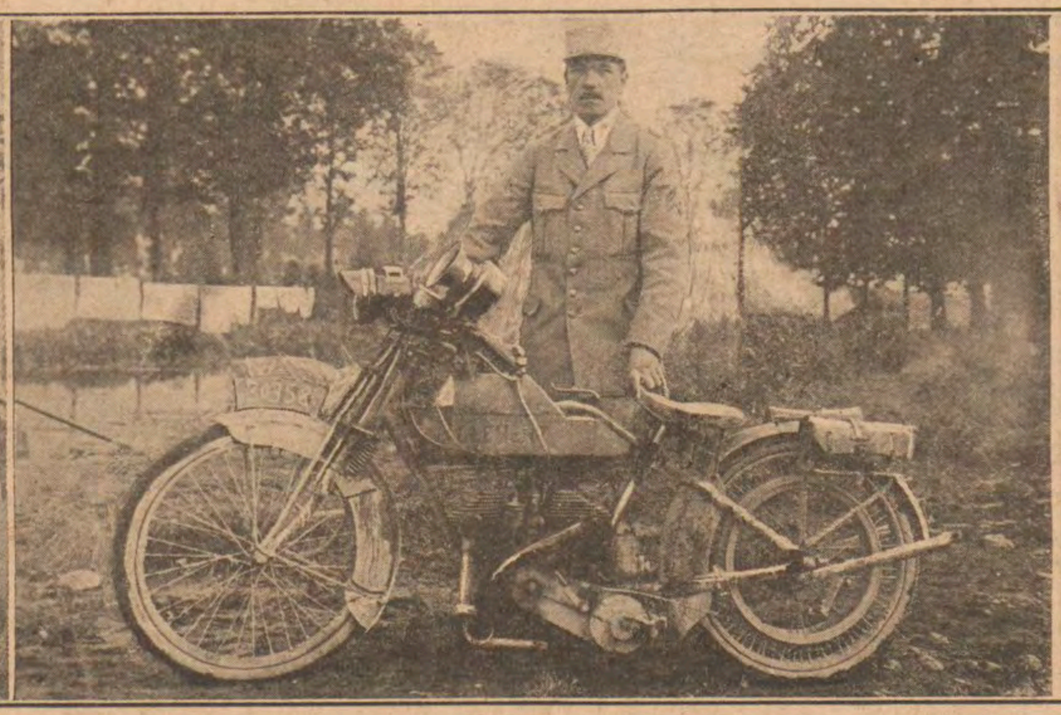
Match de boxe disputé sur un navire américain pendant la traversée. Les sous-marins n'empêchent pas le sport de garder sa place.

Les frères Hans et Ernest Ohrt, de San-Francisco, spécialistes de courses de 6 jours.

L'équipe de l'A. S. Française qui s'est rencontrée avec celle des Diables Bleus qu'elle a battue par 6 à 1.

Biewesch, vainqueur de la traversée de Paris à la nage, qui remporta son habituel succès.

Eddie Nugent, le premier boxeur qui se soit engagé dans l'aviation américaine.



Le champion de motocyclette Naas, qui remporta de nombreux succès avec son ami et rival Fulton, est dans l'aviation.

Le coureur de vitesse Dupuy qui est à l'heure actuelle notre meilleur champion.

Le Gérant : S. DUPONT.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, Impasse Ronsin, Paris.

VIENT DE PARAITRE
la 12ème Édition de
SEM

UN PÉKIN
SUR LE FRONT

Ouvrage illustré
de 150 dessins de l'Auteur

Le volume 5 Francs

EN VENTE PARTOUT
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

BANDE MOLLETIÈRE

LA STÉPHANOISE

La seule tissée en trois courbes — SPIRALE

Ne comprime pas. -:- Ne glisse pas.

L. CHOMIER
SAINT-ÉTIENNE
(LOIRE)

JE SAIS TOUT
Magazine de l'Énergie et de l'Activité Nationales
Commence dans son numéro de Septembre la Publication de
ROULETABILLE CHEZ KRUPP
Roman inédit de Gaston LEROUX

Voir également dans ce numéro :

Les Energies Françaises, par Edouard Herriot.
La Tâche de guerre de nos Chemins de fer.
Et si von Kluck avait marché sur Paris ?...
Lloyd Georges réforme l'Amirauté britannique.
Les Concours Nationaux de "Je sais tout"
etc., etc.

LE NUMÉRO : 1 fr. 50
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE
EN VENTE PARTOUT

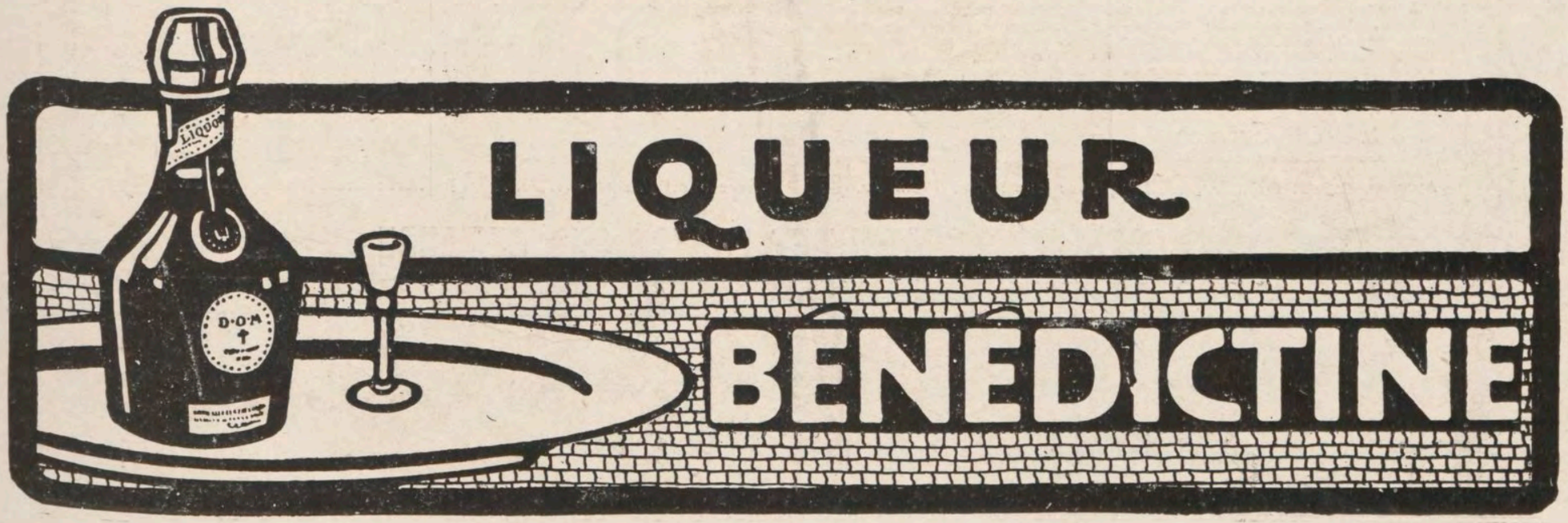


PHOTO-HALL

5, Rue Scribe (près de l'Opéra) **PARIS** (9e)

Téléphone : CENTRAL 40-52

(Envois franco de port à partir de 25 francs)

Adresse Télégr. : PHOTO-PARIS

BROWNIE PLIANT N° 2

Appareil construit en métal gainé, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6×9. Cet appareil est muni d'un soufflet peau, d'une poignée, de deux écrous. d'un *objectif achromatique*, d'un obturateur pour pose ou instantané, du dos autographic, d'un viseur et d'une instruction.

49 Francs

Avec objectif rectiligne.. Fr. **61** »
Bob. de pellicules 6 poses — **1.25**

VEST POCKET KODAK

Appareil minuscule construit tout en métal, pouvant se mettre dans une poche de gilet, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 4×6 1/2, viseur, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantané, dos autographic, sac peau et instruction.

55 Francs

Avec anastigmat *F. : 6,8*.. Fr. **98** »
Bob. de pellicules, 8 poses — **1.25**

KODAK JUNIOR N° 1

Appareil de volume réduit, gainé maroquin, se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6×9, soufflet peau, écrous, viseur, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, déclancheur, dos autographic et instruction.

71 Francs

Avec objectif rectiligne... Fr. **83** »
Bob. de pellic., 6 poses. — **1.25**

KODAK JUNIOR N° 1 A

Appareil de volume réduit, gainé maroquin se chargeant en plein jour avec des bobines de pellicules donnant des épreuves format 6 1/2×11, soufflet peau, écrous, viseurs, *objectif achromatique*, obturateur pour pose et instantane à vitesses variables, déclancheur, dos autographic et instruction.

84 Francs

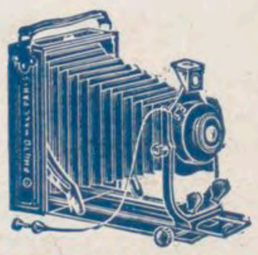
Avec objectif rectiligne. Fr. **99** »
Bob. de pellic., 6 poses.. — **1.60**

PERFECT-PLIANT N° 1

Appareil pour plaques 9 × 12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainerie soignée, viseur, poignée, écrous, soufflet peau, *objectif simili-rectiligne*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9 × 12, déclancheur et instruction.

58 Francs

Avec objectif rectiligne. Fr. **72** »



PERFECT-PLIANT N° 2

Appareil pour plaques 9×12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainé peau, viseur reversible, soufflet peau, poignée, écrous, crémaillère simple tirage, *objectif rectiligne*, obturateur pour pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

108 Francs

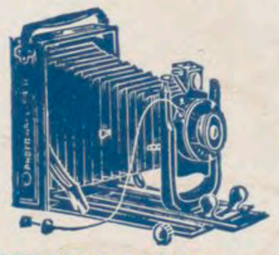
Avec objectif anastigmat. Fr. **144** »

PERFECT-PLIANT N° 3

Appareil pour plaques 9 × 12 ou film-pack se chargeant en plein jour, gainé peau, viseur reversible avec niveau, soufflet peau, poignée, écrous, crémaillère à double tirage, *objectif anastigmat*. obturateur pose et instantané à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

192 Francs

Avec anastigmat *F-6 3*... Fr. **219** »

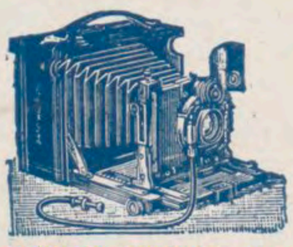


PERFECT-PLIANT N° 4

Appareil de luxe pour plaques 9 × 12 ou pour film-pack, gainé peau. viseur reversible avec niveau, soufflet peau à long tirage, poignée, écrous, crémaillère à double tirage, *objectif anastigmat*, obturateur de précision à vitesses variables, 3 châssis métal 9×12, déclancheur et instruction.

277 Francs

Avec anastigmat *F-6 2*. Fr. **313** »

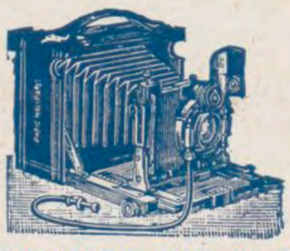


PERFECT-PLIANT N° 9

Appareil pour plaques 10×15, en acajou, gainé peau, double crémaillère, *objectif anastigmat*, obturateur de précision, viseur, écrous, 3 châssis métal 10×15, châssis à glace dépolie et déclancheur.

195 Francs

Avec anastigmat *F-6*... Fr. **245** »

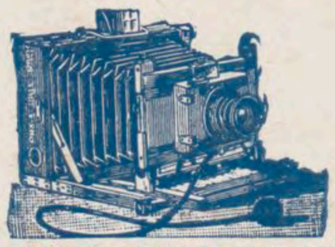


PERFECT-PLIANT N° 9

Appareil pour plaques 13×18, en acajou, gainé peau, double crémaillère, *objectif anastigmat*, obturateur de précision, viseur, écrous, 3 châssis métal 13×18, châssis à glace dépolie et déclancheur.

275 Francs

Avec anastigmat *F-6*... Fr. **350** »

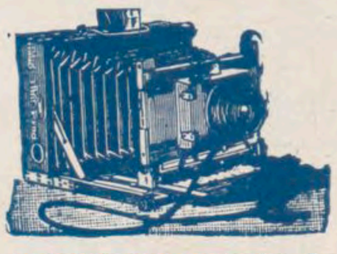


FOLDING-PERFECT N° 1

Chambre pliante en noyer ciré, pour plaques 9 × 12, trois châssis doubles à rideaux, viseur *objectif rectiligne*, obturateur à rideaux, niveaux, écrous, châssis à glace dépolie et poire caoutchouc.

140 Francs

Avec anastigmat *P-H*... Fr. **190** »



FOLDING-PERFECT N° 1

Chambre pliante en noyer ciré, pour plaques 13×18, trois châssis doubles à rideaux, viseur, *objectif rectiligne*, obturateur à rideaux, niveaux, ecrous, châssis à glace dépolie et poire caoutchouc.

170 Francs

Avec anastigmat *P-H*... Fr. **230** »

CATALOGUE GRATUIT ET FRANCO SUR DEMANDE

Le gérant : S. DUPONT.

Imprim. de Vaugirard H.-L. MOTTI, Direct. 12-13 Impasse Ronsin.